

Tiré de :

<https://www.facebook.com/Les-fondations-de-leffondrement-101558458205607>



**Les fondations de
l'effondrement**

Site web d'actualités

Les fondations de l'effondrement

Comment se préparer et survivre à un effondrement sociétal majeur, dans le respect de la nature ?

Introduction :

Mise en garde :

Dans ce livre, j'expliquerai, de façon très concrète, comment se préparer et survivre à un effondrement sociétal majeur, brutal et mondial. C'est donc le pire scénario qui sera envisagé volontairement. Cela peut être anxiogène pour certains et je me devais de vous prévenir dès le début. Mais ce choix est justifié. En effet, si on apprend à résister à un chaos total, alors on affrontera d'autant mieux un effondrement partiel. Personne ne peut prédire l'avenir, mais on se doit d'être prudent.

Ce livre dénoncera aussi les agressions des hommes vis à vis de la faune et de la flore, car le respect de la nature sera un élément essentiel pour survivre à un chaos sociétal absolu.

L'effondrement environnemental a déjà commencé depuis longtemps et il est massif depuis quatre décennies. L'être humain est responsable de la sixième extinction de masse de la faune et de la flore. Il accélère dangereusement le réchauffement climatique. Nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique, celle de l'anthropocène. Il est évident qu'un effondrement sociétal va bientôt succéder au génocide que subit la nature. Les scientifiques l'affirment. Je prépare donc ma famille, depuis plus de 10 ans, à un très probable futur chaos (avec malheureusement, tout comme pour la nature qui nous a créés, une extinction de masse de l'humanité). Face à l'ampleur du désastre, contrairement à ce que l'on pourrait penser, en parler ne stresse pas. Au contraire, se préparer apaise.

Cet écrit est une synthèse de mes lectures et de mes échanges avec mon entourage, de documents étudiés sur Internet et de mes connaissances scientifiques. Il s'appuie aussi sur mes expériences personnelles en France et lors de mes expéditions en kayak ou à pied.

L'écriture de mes quatre romans aura également été un amplificateur de mes réflexions.

Ce livret, qui pour certains sera anxiogène, a pourtant vocation d'aider ceux qui souhaitent se préparer à l'effondrement sociétal. Je détaillerai volontairement des exemples précis,

parfois personnels, pour être le plus concret et le plus crédible possible, car l'effondrement reste quelque chose d'assez flou chez la plupart des gens et tabou dans notre société consumériste.

Les gens qui se préparent déjà à l'effondrement sont rares, certainement bien moins de 1% des Français. Je n'en connais pas personnellement et j'en fais partie. Pourtant chacun de nous connaît bien les dangers qui menacent les générations futures (pollutions, massacre de la biodiversité, dérèglement climatique et ses conséquences multiples avec notamment des millions de réfugiés, des famines, des feux incontrôlables, des inondations dévastatrices, des tempêtes à répétition, des guerres civiles, une montée des océans et une érosion exponentielle, etc).

D'après les scientifiques, le mode de vie occidental, qui a besoin de plus de 3 planètes Terre pour garantir nos consommations excessives, n'est pas compatible avec la vie sur Terre. Pourtant nous ne faisons rien pour changer de paradigmes. Pourquoi n'arrivons-nous pas à opter en faveur de solutions indispensables à la survie de nos enfants ? Ce refus est indécent, n'est-ce pas ? Il interpelle tout autant. Pourquoi n'acceptons-nous pas, dans nos sociétés pourtant démocratiques, de mettre au pouvoir un gouvernement favorable à la décroissance (nécessaire pour atténuer les souffrances des générations futures) et qui nous prépare au futur effondrement, malheureusement inévitable, afin de sauver un maximum de vie ?

De nombreux livres traitent de ce déni collectif, entretenu et amplifié par nos multiples écrans hypnotiques et de plus en plus présents (depuis 40ans). Ces derniers formatent nos esprits à la surconsommation et nous obligent à croire en la croissance économique indispensable et éternelle.

Malgré ce déni inévitable, je vais tenter de vous convaincre.

Cinq points incontournables seront particulièrement détaillés dans ce document :

- 1) Lors d'un effondrement, comment ne pas subir et refuser soi-même la violence des pillages des premières semaines ou mois (survie à court terme au début du chaos) ?
- 2) La quête de nourriture grâce aux savoir-faire et aux connaissances intellectuelles du biotope (survie permanente avec la cueillette, la pêche et la chasse).
- 3) L'épreuve physique de l'effondrement, liée à la perte de confort, au manque d'hygiène, aux changements de régime alimentaire et aux dépenses énergétiques phénoménales engendrées (survie permanente).
- 4) La résistance mentale qui sera vitale pour affronter les premiers mois ou années d'un effondrement sociétal majeur (survie à moyen terme).
- 5) Le changement de paradigmes (de valeurs) indispensable pour s'épanouir des décennies dans un monde très sobre et totalement différent de la société de consommation consumériste que l'on connaît aujourd'hui (survie à très long terme avec le respect de la nature).

Ces cinq points principaux, contrairement aux autres ouvrages de collapsologie où ils sont presque inexistantes, seront volontairement détaillés d'une façon qui pourrait paraître excessive, mais je justifierai ce choix par mon profil atypique.

Depuis 30 ans, je réalise des expéditions en pleine nature (près du pôle nord, en Alaska, au Canada, en Islande, à la Réunion...). J'ai appris à survivre en camping sauvage, avec peu de confort, dans le froid, la chaleur, les tempêtes. Il m'est arrivé lors de mes aventures, de devoir échapper sans arme à feu à la prédation des ours (point n°1 : gérer la violence) et de rechercher moi-même de la nourriture (point n°2). J'ai énormément souffert physiquement et mentalement (points n° 3 et 4), notamment pour parcourir de longues distances en

autonomie totale. Une expédition est toujours très éprouvante, notamment au niveau musculaire et par rapport au manque de sommeil.

J'ai surtout appris à être heureux sans la moindre matérialité (point n°5).

Ces cinq points sans lesquels toute survie est impossible à très long terme, je les développerai volontairement beaucoup grâce mes expériences atypiques.

Le combat contre l'effondrement sera moral, physique, mental, intellectuel et philosophique.

Et il commence maintenant.

A) L'effondrement

1) Pourquoi un effondrement ?

L'effondrement sociétal sera provoqué par les inégalités croissantes dans la répartition des richesses et par la surexploitation de ressources limitées (pétrole, charbon, gaz, métaux, forêt, faune...). Le dérèglement climatique et le génocide contemporain de la biodiversité aggraveront le chaos de notre civilisation moderne.

Depuis des millénaires, les disparitions de civilisations n'ont pu être évitées. Après une croissance des territoires et des richesses, vient inexorablement un déclin et un effondrement (à cause des coûts d'entretien qui augmentent et qui ne sont plus compensés par de nouvelles conquêtes, les plus « rentables » ayant été faites dès le départ). Ainsi au cours des temps, une civilisation s'éteignait tôt ou tard et une autre émergeait. Mais aujourd'hui les spécialistes en géopolitique envisagent un bouleversement systémique qui sera mondial. Ils n'envisagent pas la fin de toute l'humanité, mais plutôt celle de notre société moderne et industrielle, de notre consommation excessive et du capitaliste. Ils s'appuient sur des études scientifiques, avec des rapports et expertises reconnus. Selon Yves Cochet, grand collapsologue, l'effondrement sociétal aura lieu très probablement autour de 2025, à coup sûr avant 2030. De nombreux livres traitent déjà de la certitude d'un futur un effondrement, ainsi que ses causes. Je ne développerai donc pas ces thèmes. Je décrirai plutôt les pré-requis pour affronter mentalement l'épreuve du chaos sociétal, ainsi que les compétences indispensables pour survivre.

L'effondrement est inéluctable et pourtant le déni est présent chez presque tout le monde. Ce chaos programmé pourrait être évité avec un changement de paradigmes (de valeurs morales) rapide et planétaire. Mais ne rêvons pas, cela n'arrivera pas, car on nous fait accepter cette fatalité.

Nous vivons à une époque où les influenceurs (favorables à la société consumériste) pullulent sur internet, où des psychoses (exemple : le covid 19) touchent même des enfants, où les réseaux sociaux contrôlent de façon ciblée les électeurs, où le marketing nous formate à la consommation permanente, et où les innombrables télé-réalités abrutissent les gens. La captologie, nouvelle science, est l'étude de l'informatique et des technologies numériques comme outil d'influence et de persuasion des individus. Elle a tellement progressé qu'elle sait comment capter en permanence notre attention via les écrans. Elle nous rend addictive et affirme même influencer nos pensées.

Ainsi nous sommes dirigés malgré nous par les technologies numériques vers un effondrement sociétal. Cette impossibilité de changer, ce déni est entretenu pas l'hypnose des écrans.

Si vous souhaitez toutefois résister, ce à quoi je crois puisque vous envisagez de lire ce livre, vous devrez prendre du recul en vous détachant des écrans autant que possible, afin de regagner un peu de temps d'action et de liberté de conscience.

Alors viendra une longue phase de questionnements sur vos propres valeurs morales, une remise en question de votre mode de vie. Vos critiques de la société productiviste actuelle, injuste et polluuse, deviendront plus virulentes et pas toujours bien acceptées par votre entourage.

Ensuite viendra une autre longue phase, celle des réflexions plus sophistiquées, philosophiques, avec des premières vraies décisions et des actes, des ruptures radicales avec votre ancien mode de vie, et plus seulement des critiques. Ce document détaillera précisément ce changement de paradigmes, indispensable pour passer à l'action.

C'est alors que vous serez prêt à accepter un effondrement sociétal, sans faire une dépression nerveuse au moment du chaos, car la décroissance ne vous fera plus peur. Au contraire, vous la souhaiterez, d'un point de vue morale et philosophique, et pas seulement pour préserver l'avenir des générations futures. Si la survie de nos enfants suffisait, nous aurions déjà changé nos modes de vie destructeurs de la planète. Il y a donc bien des pré-requis pour oser agir.

Après cette phase d'acceptation (à l'opposé du déni), vous serez désormais capable de vous préparer au pire des scénarios, à un effondrement sociétal majeur et planétaire. Cette préparation (à la survie) sera également très détaillée.

2) Que se passera-t-il ?

Il y a de nombreux scénarios possibles provoquant un effondrement mondial. Plusieurs collapsologues ont très bien décrit les différents déclencheurs possibles, les liens entre eux et les effets « dominos » qui aboutiront à un effondrement systémique, brutal et irréversible. Je vous conseille de les lire (exemples d'auteurs précisés plus loin), on n'est jamais trop préparé.

Voici les étapes qui me semblent les plus probables :

-Crise financière sans précédent et faillite des banques. Les États, encore plus surendettés qu'en 2008, avec en prime le coût colossal de la crise sanitaire du coronavirus de 2020, ne peuvent racheter la dette incommensurable des établissements bancaires. Il y a immédiatement une énorme colère des épargnants. Ils comprennent que leurs économies étaient « virtuelles », puisque les banques étaient elles-mêmes déconnectées de la réalité. Ces dernières sont vandalisées. Les bourses s'effondrent encore plus et les grandes sociétés spéculatrices sont ruinées. Le monde de la finance est anéanti en quelques jours.

-Panique générale du peuple relayée et accentuée par les médiocres médias anxigènes d'aujourd'hui. Cet affolement sera conforté par les réseaux sociaux et leurs fake news.

-Suite à la panique générale, il y aura des pillages des supermarchés, des magasins d'outils, d'armes, de médicaments. Les stations d'essence seront vidées en quelques jours, etc... La police ne gèrera plus ce désordre et cette violence extrême. Ce sera le début de la fin de l'état de droit et de nos institutions.

-Faillite des États. Ils ne pourront plus emprunter si facilement, car surendettés et désormais non solvables (moins bien notés, conséquence d'une économie « virtuelle »). La France, comme bien d'autres pays, ne pourra plus acheter de pétrole, alors que toute notre économie en est fortement dépendante. Les fonctionnaires ne travailleront plus, ce sera la fin des services publics (écoles, transports, hôpitaux, électricité, police,...) et de nos institutions. Les entreprises privées fermeront à une vitesse inimaginable. Aucune ne pourra survivre financièrement (économie systémique et mondialisée, effets en cascade). La monnaie sera tellement dévaluée (comme au Venezuela depuis 2016 par exemple) que l'argent n'aura plus aucune valeur ou utilité ! Lorsque le pic de violence et des pillages des premiers mois sera passé, seules des petites entreprises, capables localement de trocs,

pourront encore travailler. Par exemple, une ferme en permaculture est autonome, car indépendante du pétrole, des tracteurs et des produits phytosanitaires. Par conséquent, elle sera bien moins impactée par un effondrement qu'une immense exploitation céréalière très mécanisée.

-Vos priorités changeront. Nous devons faire face mentalement et physiquement à une crise majeure qui va entraîner, par effet domino, un effondrement systémique qui conduira à un arrêt de notre économie et de nos institutions.

Le monde que l'on a connu ne sera plus. Il y aura une pénurie totale d'essence en quelques mois (surtout que l'Europe n'en produit pas), donc plus de transport, ni d'agriculture intensive et productiviste. Il n'y aura plus aucune nourriture disponible dans les magasins, plus d'électricité, de médicaments, d'hôpitaux. Les ampoules (notre lumière) et les chauffages seront éteints (sauf au bois, mais à faire à la scie !). L'eau courante aura disparu (châteaux d'eau en panne), comme les frigos. Dès lors les contaminations alimentaires et les épidémies seront bien plus nombreuses, amplifiées par le manque de médicaments et l'affaiblissement des organismes (manque de confort, alimentation déséquilibrée, stress énorme, angoisse, tristesse...).

Remarque : demandez-vous quelles seront vos priorités en cas d'effondrement ? Par exemple, les écrans, très chronophage (grâce à la captologie) et qui nous hypnotisent tant aujourd'hui, ne sont finalement que secondaires (non vitaux en réalité). Je n'en ai pas en expédition, où mes préoccupations sont rudimentaires (l'eau, un feu, de la nourriture, un endroit pour dormir).

-En quelques semaines les pauvres, notamment en ville, commenceront sérieusement à avoir faim. Il y aura une recherche des responsables et de solutions rapides. Ils pilleront les riches, c'est évident, en espérant y trouver plus de ravitaillement de tous types que chez les gens modestes (instinct de survie et sentiment de vengeance).

D'une manière générale, la quête de nourriture avec violence ira toujours vers la solution la plus facile à mettre en œuvre.

Seront attaqués et pillés:

-d'abord les gens aisés, qui à priori auront des stocks de nourriture, de matériel, d'or, de médicaments, d'énergie...

-mais aussi des personnes vulnérables. En effet, des parents oublieront toutes valeurs morales pour nourrir leurs jeunes enfants affamés, et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Dans la nature, les plus faibles sont éliminés par la sélection naturelle. J'ai bien peur que cette violence inhumaine, bestiale, ne soit reproduite dans le monde des hommes.

-En cas d'effondrement brutal et majeur (probable à cause de la mondialisation des économies et des excès indécentes de la finance ces dernières années), les personnes seules ou très âgées, les handicapés, les grands malades, les malades chroniques, les jeunes enfants, seront les plus affectés. Ces personnes devront trouver des soutiens.

-Les citadins des grandes villes, mais aussi des petites villes de quelques milliers d'habitants, manqueront rapidement de nourriture. Ils envahiront les territoires ruraux, dont les zones naturelles seraient susceptibles de fournir de la nourriture. Les campagnes dépeuplées (par l'exode vers les villes!), ou peu peuplées, seront prises d'assaut, car elles disposeront de plus de logements vides. Elles offriront aussi des moyens de subsistance intéressants, notamment les zones rurales isolées avec de nombreuses forêts (nourriture, bois pour le chauffage et en tant que matériau).

Ces campagnes seront très violentes. Trois priorités émergeront.

1) Premièrement la quête d'aliments. Les agriculteurs, plus gros producteurs de nourriture (notamment les céréaliers et les éleveurs) seront évidemment pillés en premier par des familles très nombreuses, par des clans, par des groupes violents venus des villes. C'est une évidence et aussi une solution de facilité, car une faim extrême sans autre moyen que de voler par manque d'anticipation et de préparation, provoquera des atrocités. De même, les potagers et les élevages des particuliers seront pillés. Certains propriétaires tenteront bien de se défendre avec leurs armes à feu. Ils tueront un voleur de légumes (pourra-t-on moralement faire ça?), dont la famille se vengera en récupérant au passage une nouvelle arme et des munitions. La violence sera partout et elle s'emballera. Dans cette période instable et imprévisible, devenir soi-même agressif pour protéger des biens matériels ou de la nourriture, sera une erreur qui vous fera prendre de gros risques. Seuls ceux qui ne seront pas préparés à l'effondrement, qui paniqueront avec la peur de l'avenir, basculeront vers la violence défensive. Ils seront prêts à tuer pour protéger quelques vivres. Ils entreront donc en guerre et en subiront des conséquences morales bien supérieures à la perte de matérialité (s'ils ne meurent pas !).

Si on protège un bien (en général une maison et de la nourriture) avec une arme, on fera des envieux incontrôlables (ex : des parents avec de jeunes enfants qui meurent de faim, j'en suis persuadé et le réaffirme, seront prêts à tout pour sauver leurs petits). Et les affamés sur les routes seront bien plus nombreux que les habitants des campagnes. Se défendre, ce sera mettre en péril sa propre famille, c'est certain à moyen terme.

La solution la plus viable sera de se démunir volontairement pour ne pas tenter quoi que ce soit, le temps que les violences extrêmes diminuent (quelques mois, voire quelques années). Il faudra quitter sa maison, sans bien de consommation ni nourriture, pour fuir les agressions. Y parvenir nécessite une longue préparation que malheureusement très peu auront (préparation décrite plus loin).

2) Deuxièmement la quête d'une maison. Seront d'abord subtilisées les maisons vides évidemment, puis celles proches des points d'eau (puits, source, rivière) et avec un poêle à bois (chauffage, cuisson, eau chaude, lumière). Même une maison « non stratégique » sera difficile à tenir en cas de violence extrême. Ce sera la guerre civile. Mieux vaut se démunir et se réfugier dans la nature (point développé plus loin).

3) Troisièmement la quête d'une arme à feu. Ce sera une priorité majeure pour la plupart des gens en errance (pour se protéger, pour attaquer, pour se nourrir). Mais s'armer, bien que cela soit une habitude, un réflexe chez les hommes, sera une erreur à long terme. Ainsi sont les êtres humains, cupides et violents. Leur histoire, de tout temps, où qu'ils vivent, est liée directement aux armes et aux guerres. Il n'y a donc pas de raison que cela change. Voici ce que je prévois. Les armes passeront de main en main, au gré des assassinats (snipers par exemple), des pillages et des vengeances. Les gens violents s'accapareront de la nourriture et des maisons. Ils deviendront alors eux-mêmes une cible potentielle à piller. Ainsi les personnes violentes s'entre-tueront entre elles. Leur nombre diminuera rapidement (en quelques mois ou années) et les munitions viendront à manquer. Le calme renaîtra donc tôt ou tard.

La population mondiale va donc décroître énormément (également à cause des famines, des guerres, de migrations, d'intempéries, d'épidémies, d'absence de médecine, de suicides...). Les ressources seront alors moins exploitées, plus nombreuses et plus faciles à partager. Les maisons, les matériaux et les vêtements seront abondants et disponibles pour quelques décennies dans toutes les villes « fantômes ».

L'effondrement planétaire provoquera un génocide humain sans précédent. Le dérèglement climatique (qui va s'emballer) et le massacre de la biodiversité (déjà bien amorcé et qui s'accélère) accentueront le chaos. Selon Yves Cochet, la population mondiale baissera à 3 milliards d'individus en quelques mois (ou années), soit plus de 60 fois tous les morts (civils et militaires) de la seconde guerre mondiale !

Je m'attends malheureusement à beaucoup plus de décès, sachant de part mes expéditions, comme il est difficile de survivre dans une nature préservée et nourricière, et j'imagine que c'est encore plus complexe dans un environnement dégradé, affaibli et dérégulé. L'homme regrettera alors d'avoir autant épuisé la nature, dès lors qu'il souhaitera s'en nourrir (plantes sauvages, poissons, animaux). L'objectif premier de ce document est donc d'alerter, pour inciter à se préparer.

3) Où l'effondrement aura-t-il lieu ?

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je crois que les pays pauvres seront moins impactés (sauf leurs grosses villes). La « marche » pour passer l'effondrement sera moins haute pour les plus démunis, car ils vivent déjà avec très peu de biens de consommation, d'énergies fossiles, de confort, de technologie, de nourriture (notamment carnée). Il faut moins d'une planète Terre pour subvenir aux besoins des pauvres, contre plus de 3 pour un Français, 5 pour un Américain. De plus, les gens modestes savent se débrouiller et accepteront mieux les nouvelles souffrances.

Les régions défavorables :

Au Groenland, les Inuits ne pourront survivre dans un environnement aussi hostile, sans importation de pétrole (chauffage, motoneige, électricité), de nourriture et de biens de consommation. Ils n'ont aucune culture vivrière et peu de plantes sauvages comestibles. Ils ont abandonné leur mode de vie ancestral (basé sur la chasse au phoque) pourtant vital et se sont rendus totalement dépendants de la société de consommation (comme nous d'ailleurs). Ils n'auront pas le temps de se réapproprier les savoirs et les savoir-faire perdus. Leurs ancêtres ont mis des millénaires pour s'adapter admirablement à leur environnement très rude, et malgré cela ils souffraient beaucoup.

Il en est de même pour toutes les régions froides (l'Alaska, le Canada, la Sibérie, etc). Sans pétrole pour les motoneiges et les tronçonneuses, sans électricité, sans nourriture végétale importée, sans munition, il sera impossible d'y vivre à moins d'être un expert en survie, tels les membres des peuples autochtones comme les Sâmes, les Yakoutes ou les Nénetses.

De même les pays chauds désertiques (Qatar par exemple) seront invivables, et ce d'autant plus avec l'emballement du réchauffement planétaire programmé. Avec la fin des importations, que mangeront-ils ?

Les pays surpeuplés (dont ceux de l'Europe) manqueront de zones naturelles et de forêts nourricières. Les famines y seront terribles et meurtrières. Les USA souffriront en plus d'une violence exacerbée par leur prolifération volontaire des armes à feu.

Les régions favorables :

La Nouvelle Calédonie par exemple, île assez peu peuplée, avec un climat tropical, des forêts productives et nourricières, des lagons riches en biodiversité, offre de nombreux atouts pour la survie. D'une manière générale, les territoires protégés (parcs naturels régionaux, natura 2000...), avec un climat tempéré, offriront des avantages à la survie à ceux qui auront les compétences et les connaissances nécessaires. Les régions surpeuplées ou dévastées par la déforestation, par les industries polluantes ou l'agriculture intensive (terres stériles et appauvries), seront bien moins favorables pour résister à l'effondrement, même pour des experts.

4) Comparaison avec la fin de la seconde guerre mondiale (période difficile):

Regardons le passé pour tenter de comprendre l'avenir.

Après la seconde guerre mondiale, l'agriculture manque de bras, mais produit quand même un peu. Il y a le rationnement (partage) et la police maintient l'ordre. La chasse et la pêche, comme la cueillette, permettent de compléter l'alimentation. Les Français sont 40 millions. Ils sont habitués à souffrir et à se priver (avec des années de guerre). Ils s'entraident. C'est une période très difficile, mais viable.

Après l'effondrement, il n'y aura plus de production agricole mécanisée. Les terres auront tellement été appauvries, qu'elles seront incultivables dans l'immédiat en permaculture. Du fait de la disparition du gibier et des poissons ces 40 dernières années, il n'y aura plus grand chose à capturer. La population à nourrir est de 66 millions d'habitants, déconnectés de la nature, habitués au confort et dépendants de la technologie. La violence sera partout, aucune police ne pourra la contenir. Ce sera le « chacun pour soi ».

Conclusion : il n'y a pas de comparaison possible. Un effondrement sociétal majeur sera bien plus difficile à surmonter que l'Après-Guerre.

B) Éviter l'effondrement

1) Y aura-t-il un sursaut pour éviter l'effondrement?

Préambule :

Il serait dangereux de croire que l'on peut sauver la nature en triant ses déchets, en économisant l'eau, en faisant du vélo pour chaque déplacement court, en consommant bio et localement, en optimisant ses longs voyages, en diminuant le chauffage des maisons et sa consommation de viande, en limitant ses utilisations d'écrans, de téléphone et d'internet, en refusant la climatisation (notre climat est tempéré) et le sèche-linge. Tous ces petits gestes quotidiens sont évidemment indispensables, mais encore bien loin du compte. Rappelons qu'un Français a besoin en moyenne de 3,2 planètes Terre par an pour subvenir à son mode de vie. C'est encore plus pour ceux qui habitent les campagnes (dépendance de la voiture, habitats plus grands, peu de transports en commun, pas de chauffage collectif, infrastructures éparpillées, surface « prélevée » sur la nature plus conséquente par habitant, avec des jardins à entretenir et dédiés aux loisirs, aujourd'hui avec peu de potagers chez les jeunes générations). Pour ne pas dépasser « 1 planète », ce qui serait moralement cohérent, l'effort de chacun devrait être bien plus conséquent et il n'est plus à notre portée, de façon individuelle. En fait nous aurions dû réagir il y a 40 ans, alors que nous n'étions pas encore de trop gros consommateurs. Il nous aurait alors été possible de faire le choix de la décroissance, sans trop de souffrance et en prenant le temps de s'adapter. Cette décision est encore plus difficile à prendre individuellement aujourd'hui, bien que nous soyons au pied du mur. Pour nous aider à nous restreindre encore plus, tous ensemble, il faut des lois. Il faut imposer des contraintes à tous, pour ne pas faire de jaloux. Il faut donc un état favorable à la décroissance. Malheureusement ce dernier relève de l'utopie. Le sursaut n'est plus à notre portée, comme le montrent les quelques arguments suivants.

Constat :

Les excès de la finance ne font que s'amplifier et la crise de 2008 n'a même pas servi de leçon! L'économie virtuelle prend trop de risques (Juliette Duquesne). Les très riches ont pris le pouvoir (avec l'aide de Reagan et Thatcher) et ils ne lâcheront rien (Aurélien Barrau). Le capitalisme devrait pourtant être abandonné par les pays déjà développés, afin d'adopter la décroissance indispensable à la survie de l'humanité (François Gemenne). Mais c'est le contraire qui se passe et les injustices progressent. En effet, il y a de plus en plus de riches encore plus riches, très favorisés fiscalement (voir les rapports d'OXFAM), tandis que 6

millions d'enfants meurent de faim chaque année (Jean Ziegler). Le climat se dérègle et on pollue toujours plus (notamment en France, surtout si on tient compte que l'on produit beaucoup de nos biens de consommation à l'étranger). L'Australie brûle et met au pouvoir des climato-sceptiques. Les écologistes ou les lanceurs d'alerte sont dénigrés, harcelés sur le net, et même parfois abattus (comme au Brésil).

Malgré la résistance nécessaire de certains (très minoritaires), il est déjà trop tard pour éviter l'effondrement, surtout si l'on conçoit l'inertie de la Terre. Par exemple, même si l'on arrêta instantanément le plastique, le pic de pollution serait dans une centaine d'années (temps moyen de dégradation en micro-paillettes qui contamineront tous les milieux).

De même, le climat continuera à se réchauffer trop rapidement pendant des décennies, même si l'on stoppe totalement les émissions de CO₂ immédiatement (ce qui est impossible). Le dérèglement climatique s'emballerait juste moins vite (ce qui serait déjà formidable pour que la nature et les hommes puissent s'adapter dans un monde moins plastifié).

Selon Yves Cochet, l'effondrement est certain avant 2030 (provoqué surtout par fin inéluctable du pétrole bon marché, auquel l'économie mondialisée est fortement dépendante).

L'espoir ou la désillusion:

Seul le Costa Rica aura été vertueux, avec peu de rejets de CO₂, beaucoup d'énergies renouvelables et une agriculture bio. Pourtant assez pauvre, ce peuple écologiste a renoncé au productivisme. Il a choisi de reboiser le pays il y a déjà 30 ans, a refusé une armée, a créé beaucoup de parcs extrêmement protégés. La biodiversité s'y est même développée ces dernières décennies, alors qu'elle était dans le même temps détruite volontairement dans le reste du monde. Merci au Costa Rica d'avoir prouvé que c'était réalisable ! Merci surtout de montrer à la très grande majorité du peuple, qui en votant réaffirme que le productivisme est le seul modèle possible, qu'elle se trompe.

Pourtant dans nos démocraties modernes, nous avons la chance de pouvoir désigner nos présidents. Mais l'exemple du Costa Rica ne nous interpelle pas. Nous choisissons uniquement des dirigeants productivistes, libéraux et favorables à la finance. De plus, de nombreux présidents populistes (Trump, Poutine, Bolsonaro, Salvini, Jhonson,...) ont été mis en place récemment. Ils ne sont pas favorables à l'écologie, voire climato-sceptiques. Nous préférons donc (les élections le prouvent, même en France!) des bénéfiques à court terme (augmentation du pouvoir d'achat, favoriser des riches pour qu'ils créent des emplois, productivisme, libéralisme avec financiarisation de l'économie, mondialisation du commerce et traités de libre-échange), plutôt que d'assurer l'avenir à long terme de nos descendants. Pourtant il est prouvé que ne rien faire coûtera bien plus cher à longue échéance que la transition écologique. D'ailleurs il est possible de financer cette dernière en faisant payer ceux qui ont profité du système (les très riches), ce qui serait cohérent. Mais les présidents que nous élisons refuseront de le faire, même en allant contre l'intérêt général et celui de la planète. Ces « dirigeants » sont influencés par des lobbyistes et parfois corrompus. Ils refusent le partage des richesses et du travail, car ils sont formatés (dans leurs grandes écoles) à la croissance économique indispensable et éternelle. Et surtout ils savent si bien parler, nous convaincre qu'ils sont bienveillants envers la nature et contre les inégalités. Le mensonge est un art.

Conclusion :

Face aux dangers, il faut entrer en résistance et la meilleure façon de le faire est d'en parler beaucoup. Les scientifiques nous ont prévenus, à maintes reprises, mais nous refusons de les

entendre. Qui sème le vent récolte la tempête. La vengeance de la nature sera terrible et méritée. En tant qu'aventurier depuis trente ans, je sais que ses colères font mal. Alors puisque la majorité décide démocratiquement et que rien ne changera suffisamment vite, une seule option est envisageable : se préparer à l'effondrement.

2) L'effondrement, et si le plus tôt possible était une bonne chose !

Les animaux, qui subissent un intense génocide depuis des siècles (ex : le massacre des baleines), redoutent les êtres humains. Comment pourrait-il en être autrement ? J'ai déjà vécu comme un animal, au plus près de la nature, pendant des mois lors de mes expéditions. Dans cet état second, dans lequel je me sentais comme un membre de la faune, tyrannisé par Homo sapiens, il m'est même arrivé d'avoir honte d'être un homme. Ainsi je pense comprendre les magnifiques bêtes que j'admire tant (ours, baleines, loups, aigles, corbeaux, renards...). Je vais tenter de les défendre, en espérant ne pas trop choquer les humains. Les animaux sauvages du monde entier se sauvent à la vue d'un homme. Ils nous identifient systématiquement comme des prédateurs. Cette prédation (pour la faune, mais aussi la flore et les ressources minérales) a toujours été sans limite, car nous sommes avides de richesse ou de plaisirs. Ayant parfois été moi-même une proie des ours, je peux affirmer que ce stress est énorme, inhumain. Cette angoisse affecte d'autant plus la faune que les territoires sauvages se réduisent considérablement depuis des siècles.

Ainsi on peut considérer que l'effondrement sociétal, qui contraindra des hommes bien moins nombreux à une sobriété extrême et brutale, bien moins polluante et prédatrice pour l'environnement, sera une bonne chose pour les animaux, mais également pour la flore (victime de la déforestation, de la monoculture et des pollutions génétiques, de l'appauvrissement des sols, d'incendies, du dérèglement climatique...).

Mais Homo sapiens, même s'il se croit supérieur à la nature, sait pertinemment qu'il a besoin de cette dernière pour survivre à long terme. Ainsi les hommes s'autodétruisent consciemment et ils sont jusqu'au-boutistes (Olivier Ribault dans la trilogie « rêves d'or »). Si la nature tire un bénéfice d'un effondrement des hommes, elle n'en est pas responsable. On a le droit d'être heureux pour elle et d'avoir honte d'être un homme.

De même, on peut considérer que plus le chaos sociétal aura lieu tard, plus il sera violent, car les inégalités sociales et les dégâts occasionnés vis à vis de la nature se seront encore amplifiés. Le plus tôt possible pourrait sauver des centaines de millions d'humains et des centaines de milliards d'animaux. Alors finalement un effondrement précoce est-il une mauvaise chose ?

Suite au chaos que les hommes vont provoquer, la nature va remettre un peu d'ordre, en punissant ceux qui lui ont manqué de respect.

Les gens aisés et les riches (habitués au confort et aux excès), les banques systémiques (qui spéculent sur une économie virtuelle en prenant beaucoup trop de risques), l'agriculture intensive et l'élevage industriel (dépendants des énergies fossiles, de la mécanisation et des produits phytosanitaires polluants), la grande distribution (assujettie aux longs transports du commerce mondialisé) seront bien plus touchés que les pauvres, l'économie solidaire et les banques éthiques, la permaculture ou le commerce de proximité. La nature va avant tout punir ceux qui lui ont fait mal. Est-ce si injuste ? D'ailleurs les hommes ne punissent-ils pas eux même les coupables, quelques soient les cultures ? On ne doit pas faire aux autres (la nature), ce que l'on ne veut pas que l'on nous fasse (un effondrement très meurtrier) ?

Dans ce cas un effondrement précoce est-il si mauvais, s'il est moins violent ? Doit-il encore faire peur ? Je peux juste confirmer que plus on s'y prépare, moins on en a peur.

L'effondrement est inéluctable et finalement une seule chose devrait nous préoccuper : limiter le nombre de morts sur Terre. Il faut donc se préparer à la décroissance forcée. Attendre est un déni et une folie.

C) La préparation à l'effondrement :

1) La prise de conscience

Dans un premier temps, il faut connaître son adversaire, l'effondrement, pour mieux le combattre. Il faut se documenter et notamment lire.

Exemples d'auteurs incontournables:

Pierre Rabhi pour la sobriété heureuse et le constat, Aurélien Barrau pour la révolution des consciences et le volet philosophique de la catastrophe, Yves Cochet pour l'effondrement et le volet psychologique (notamment le déni), Nicolas Hulot pour l'écologie et la décroissance, Erwann Menthéour pour ses lancements d'alertes et le formatage à la consommation compulsive (essentiellement par les écrans).

Il est certain que le monde de demain sera très différent de celui d'aujourd'hui. Et maintenant, que pouvons-nous faire ? C'est une question de collapsologie complexe, mais également stimulante. Complexe car nos résolutions et nos choix, dépendent de la façon dont nous allons appréhender l'effondrement !

Stimulante par rapport au défi à relever, car nous sommes à un tournant historique de notre civilisation.

Certains imaginent que l'être humain se montrera profondément égoïste au moment où il sera surpris par la violence d'un effondrement sociétal. Il cherchera alors, par tous les moyens possibles, y compris la violence, un moyen de subsistance pour lui et sa famille. Ce sera alors la loi du plus fort et du plus rusé. Ce sera aussi chacun pour sa peau. Son plan sera de se préparer un abri inattaquable, avec des moyens de subsistance (survivaliste). Il considérera tout étranger comme une possible menace et essaiera de s'en protéger avec des armes.

Mais je suis certain que l'utilisation des armes ne peut se concevoir à long terme. On pourrait se protéger à court terme d'une agression, mais pas d'une guerre civile !

D'autres, au contraire, imaginent que les êtres humains se serreront les coudes, s'auto-organiseront en communautés pour faire face à l'épreuve (Yves Cochet). Devant l'effondrement, l'union fait la force. Ils surmonteront ensemble l'épreuve de la survie, et une fois passée une première crise (qui peut durer des mois ou des années!), dans laquelle la priorité sera de répondre aux besoins les plus vitaux, la vie reprendra son cours avec un modèle différent de celui que nous connaissons aujourd'hui (région autonome, mode de vie « féodal »).

Je pense qu'il faudra déjà passer le cap décisif et douloureux, sélectif et violent, de la première année, avant d'envisager une telle accalmie.

D'autres encore imaginent que nos sociétés s'adapteront, comme lors des périodes de crise qui ont suivie des guerres, avec mise en place de rationnement. Il y aurait alors des grands plans de réorientation économique.

Je pense que c'est peu probable en France, où l'effondrement sera brutal (trop d'armes en circulation, peuple déconnecté de la nature, dépendant de la technologie et des supermarchés, trop habitué au confort, sans pétrole et avec peu de zones naturelles nourricières). Ce sera bien pire que l'Après-Guerre, comme décrit auparavant.

Mon choix est de ne pas prendre de risque avec ma famille, je me prépare donc (et la prépare) au pire des scénarios, celui du survivalisme qui précédera la création de régions autonomes.

Si l'effondrement est moins grave que prévu, avec par exemple un maintien possible de l'ordre par les militaires au pouvoir, alors ce sera une bonne nouvelle et plus vraiment une épreuve difficile.

2) Combattre le déni

Dans un premier temps, il faut parler de l'effondrement, d'écologie et de décroissance, à sa famille, à ses amis, à ses collègues. Il y aura des résistances. Il n'est pas facile d'envisager de changer de valeurs morales et de mode de vie. Mais il faut tenir bon face aux arguments des sceptiques. La résilience commence bien avant l'effondrement réel. Il faut un changement rapide de paradigmes pour s'en sortir (Pierre Rabhi). D'autres modèles (philosophiques et économiques) existent, mais leur expression est bloquée au niveau politique et anéantie par les immenses pouvoirs du marketing sur nos consciences.

Pourtant les écologistes, comme Greta Thunberg, martèlent les mauvaises nouvelles des scientifiques et réclament plus de contraintes pour limiter les dégâts de nos loisirs et de nos modes de vie conditionnés à la consommation malade. Leur objectif est de sauvegarder l'environnement et d'aller vers plus d'égalité sociale. Mais cela peut être perçu par beaucoup comme une perte de liberté et anxiogène. Pour Aurélien Barrau, les extrémistes sont au contraire ceux qui refusent de changer le système, donc ceux qui en profitent bien également, mais qui condamnent les générations futures!

Cette évolution des consciences est si urgente que je ne pense pas qu'elle se fera à temps, d'autant plus qu'il est probablement déjà trop tard. On nous rappelle chaque jour que l'humanité est en danger. Tout le monde est au courant et nous repoussons les problèmes à la génération suivante !

D'ailleurs ma génération (45 à 55 ans) ne fait pas le nécessaire pour sauver ses propres enfants ! Lors de notre jeunesse, période hautement éducative, nous n'avons pourtant été formatés à la surconsommation qu'avec quelques chaînes de télé (années 70 et 80).

Malheureusement les jeunes d'aujourd'hui, avec les smartphones, les tablettes, les ordinateurs, les réseaux sociaux et les jeux vidéos, etc, sont encore plus exposés que ma génération aux publicités et aux violences, aux fake news et à la haine. Ils sont sous hypnose et ne changeront pas de paradigmes. Nous n'avons pas su le faire, pourquoi le feraient-ils ? Les parents ne sont-ils pas censés montrer l'exemple à leurs enfants ? Pouvons-nous exiger d'eux ce que nous n'avons pas su faire, alors que nous en avons les moyens et qu'il en était encore temps ?

Les quelques gestes suivants sont pourtant à notre portée et changeraient tout, encore faudrait-il les transmettre à nos enfants en leur montrant l'exemple (gestes classés du plus importants au moins importants) :

-Voter pour des dirigeants décroissants et les mettre au pouvoir afin d'avoir des lois contraignantes, puisque nous n'arrivons pas à nous modérer suffisamment de façon individuelle. La décroissance est réclamée par les scientifiques. On doit l'accepter.

-Opter pour une banque éthique, afin de stopper les excès de la finance. Sinon, avec les banques systémiques, notre argent est toujours investi dans ce qui est rentable, les énergies fossiles, la déforestation, les armes, l'agriculture productiviste, le travail des enfants, etc.

D'après François Gemenne, spécialiste des questions de géopolitique de l'environnement, quitter nos banques systémiques pour une banque éthique (exemple : le crédit coopératif) a plus d'impact que l'ensemble de tous les petits gestes écologiques quotidiens.

-Ne pratiquement plus consommer de viande et faire du vélo lors des petits déplacements, taxer fortement les trajets longs (voyages et marchandises), stopper les gaspillages

(alimentaires, de chauffage, de climatisation, d'électricité avec les télévisions, les lumières, les ordinateurs, les veilles, allumés en permanence). Il faudrait également éviter les vêtements superflus et tempérer des loisirs non respectueux de l'environnement. Par exemple une motocross en forêt n'a pas du tout le même impact qu'un vélo (bruit, pollution, érosion des sols avec destruction de plantes et de petites bêtes). De même une battue avec de nombreux chiens de chasse qui quadrillent le biotope en hiver, provoque beaucoup plus de nuisances qu'un groupe de randonneurs sur des chemins balisés (panique des animaux sauvages affolés par les aboiements ou les détonations, et besoin de fuir ou de se cacher dans une période où chaque heure compte, où chaque heure perdue affaiblira les plus fragiles). En effet, l'hiver et le début du printemps sont des périodes en général très critiques pour tous les animaux sauvages, petits ou grands (souffrances liées au froid, faim car manque de nourriture, faiblesse des organismes en mode économie d'énergie, gestation ou nourrissage des petits, etc.). Les chiens de chasse sont quant à eux en pleine forme et bien nourris. Est-ce loyal ?

De même les randonneurs, qui évidemment affectionnent les lieux particulièrement naturels, de par leur discrétion, croisent souvent la faune et ne doivent pas l'approcher, même si c'est tentant, notamment sur les sites de nidifications. Ils ne devraient même pas quitter les sentiers pour limiter les risques de perturbation d'un biotope à l'agonie depuis des décennies. Chaque geste compte, petit ou grand, lorsque la nature mène une guerre pour sa survie.

Il ne s'agit pas d'interdire les loisirs, mais que chacun prenne conscience de son impact et modère ses pratiques, alors que la biodiversité est au plus mal. Nous pouvons tous agir. Il serait sage de ne pas rouler, randonner, chasser, pêcher, tous au même endroit, au même moment, pour limiter nos nuisances environnementales et également pour des raisons de sécurité. La nature a beaucoup changé depuis 40 ans, en avons-nous fait autant ?

Il serait bienveillant de limiter les lâchers de poissons et de gibiers. Est-ce vraiment de la pêche ou de la chasse, avec des animaux d'élevage inadaptés à un environnement inconnu ? Est-ce vraiment digne quand nos loisirs affaiblissent les souches sauvages que l'on aime tant ? Malheureusement toutes ces fédérations (pêche, chasse, randonnée, VTT, moto) ne se posent pas encore ce genre de questions. Comment se fait-il qu'il y ait des zones à très haut potentiel environnemental sans aucun quota pour les loisirs ? Ces fédérations sont comme notre société de consommation, cupides (elles recherchent la croissance de leur effectif), égoïstes (elles mettent la nature au second plan), libérales (elles refusent qu'on impose des contraintes et font pression sans éprouver aucune honte, via des lobbyistes, sur le pouvoir politique) et laxistes (elles ferment les yeux sur les nuisances envers une nature très fragilisée).

Pourtant, selon Pierre Rabhi, cette sobriété rend heureuse. Nous n'avons pas besoin de « consommer la nature » avec des loisirs débridés.

Je peux le confirmer avec mes expériences à pied ou en kayak lors de mes expéditions. Sans matérialité dans une nature intacte, sans maison, sans argent, sans technologie, sans écran, etc, je me sens libre et serein au milieu de paysages grandioses. Cette sobriété heureuse s'apprend, et mieux vaut en être capable avant un effondrement sociétal.

Malheureusement nous préférons la consommation excessive de biens matériels à la survie de nos descendants. Nous choisissons d'écouter les publicités plutôt que les scientifiques. Pour mieux comprendre cette aberration (c'est important pour ensuite accepter une préparation à l'effondrement), développons un exemple.

Depuis des années, tous les scientifiques nous disent que s'il n'y a qu'une chose à faire, dans l'urgence que nous connaissons, c'est de ne presque plus consommer de viande (-90% d'après un rapport du GIECC pour amorcer une baisse significative des rejets de CO2). Pourtant les végétariens en France ne représentent qu'à peine 3% de la population et ils le sont plus, à la base, contre la maltraitance animale que pour « sauver » le climat. L'être humain préfère les plaisirs quotidiens d'un repas carné et repousse les problèmes aux générations futures, en prétextant sauver des emplois à court terme au lieu d'envisager des solutions viables pour nos descendants, tout simplement en aidant financièrement les agriculteurs à changer de pratique (passage à une agriculture biologique, avec moins d'impact sur la biodiversité) ou de métier (puisque'il y aurait trop d'agriculteurs avec moins de viande). Les états doivent assumer les erreurs du passé et investir très massivement pour aider chaque agriculteur. La souffrance financière et psychologique de ces derniers est indigne, d'autant plus qu'ils seront en première ligne lors d'un effondrement, alors que nous sommes tous coupables du système mis en place. C'est injuste pour les agriculteurs, à partir du moment où il est encore temps d'agir pour en sauver le maximum aujourd'hui.

Les arguments pour ne rien changer en ce qui concerne notre consommation de viande, levier pourtant le plus rapide et efficace d'après les scientifiques, sont inacceptables vis à vis des générations futures. A-t-on le droit de contredire la science ?

Yves Cochet explique très bien ce refus au travers de la psychologie (à lire absolument si cela vous intéresse). Le changement de paradigmes prendra plusieurs générations, c'est ainsi. Mais l'effondrement n'attendra pas autant, il aura lieu dans la prochaine décennie. Il va nous imposer la décroissance que l'on a refusée volontairement, de façon brutale. D'ailleurs après le chaos, la consommation de viande sera infime.

L'effondrement inéluctable est inenvisageable pour la plupart des gens et ce déni les rend très vulnérables. Ils seront malheureusement incapables de survivre par manque de préparation, un peu comme les animaux des zoos que l'on relâcheraient dans la nature. Il faut tenter de convaincre les sceptiques et espérer un effet boule de neige. Les collapso-logues doivent tenir bon, même s'ils dérangent, car les actualités leur donnent tous les jours raison et les mentalités commencent à évoluer. Le seul but est de sauver des vies en persuadant des gens qui se prépareront à temps. Être convainquant, c'est une première résistance, un premier test. C'est bon pour soi (il faut y croire vraiment pour oser se préparer en profondeur en impliquant toute sa famille), mais aussi pour les autres (évolution des conceptions), même si les arguments choquent et remettent en question notre mode de vie confortable et plein de privilèges. La science confirme de plus en plus l'effondrement, elle réclame des changements radicaux (décroissance, abandon du capitalisme par les pays riches, mesures écologiques radicales pour préserver les animaux en danger et les zones naturelles...). Il est temps d'agir, pour sauver ce qui peut encore l'être.

Nous devons réagir, avec des actes, et pas seulement avec des paroles lâchées devant une télévision aux informations pessimistes.

Nos enfants nous demanderont des comptes. Ils nous questionneront sur ce que nous avons fait pour les préserver.

Nous devons réagir, avant que nos enfants ne nous maudissent.

3) Résister mentalement :

L'effondrement sociétal sera avant tout un effondrement mental. Il faudra faire le deuil du monde confortable et riche dans lequel on vit. La préparation psychologique à cette catastrophe mondiale prend beaucoup de temps (des années) :

Notre civilisation est très dépendante des énergies fossiles comme le gaz, le pétrole, le charbon... Mais elle est aussi tributaire de la technologie. Sans dire que nous devrions abandonner l'ensemble de ces choses, il est certain que notre mode de vie actuel ne pourra subsister à la fin de ces énergies bon marché (Yves Cochet). Plus de télévision, de smartphone, de tablette, d'ordinateur, d'Internet, de réseaux sociaux, de console de jeu, de ski, de voiture, de vacances, de séance de shopping, de fast-food, etc. La vie (notamment celle de la génération connectée) aura-t-elle encore un sens ? Pour protéger ses enfants des addictions aux technologies numériques et les préparer aux futures privations engendrées par un effondrement sociétal inéluctable, il est indispensable de leur montrer soi-même la modération. Les parents sont les premiers modèles qu'ils suivent. Pour désintoxiquer nos bambins de toute cette superficialité, il est important de :

-ne pas rendre ses enfants matérialistes, donc ne pas trop les gâter. Notre vie est devenue tellement matérialiste que nous avons perdu tout discernement. Notre bonheur est souvent lié à ce que nous pouvons consommer. C'est une erreur à laquelle notre société consumériste a réussi à nous rendre dépendant, principalement via les écrans. Le bonheur basé sur la recherche de la matérialité sera mis à mal avec un effondrement. Vivre sans shopping, sans supermarché et sans technologie, provoquera une dépression sévère chez tous ceux qui n'auront pas appris à vivre avec modération.

-ne pas rendre ses enfants trop dépendants des écrans. Ces derniers seront inexistant sans électricité. Ce sera un drame pour les accros. Ils s'ennuieront et subiront un manque permanent. Leur vie n'aura plus d'intérêt. L'effondrement sera déjà tellement difficile à supporter physiquement (survie, faim, intempéries) et mentalement (nombreux décès, peur, stress, pertes de repères, de confort, de loisirs, etc), que toute nouvelle difficulté, telle que la privation totale d'écrans, constituera un point de basculement. Les suicides seront très nombreux pour échapper à la réalité de la vie.

En tant que parent, il ne faut pas négliger l'impact négatif des écrans, et penser que le moment venu on saura s'en passer facilement. La nouvelle génération, ultra-connectée, n'a pas appris à vivre sans. Les jeunes seront plus fragiles et dépendants que leurs parents, alors soyons vigilants.

De plus, les excès d'écrans (surtout les réseaux sociaux et les jeux vidéos) rendent associables. Cette addiction perturbe et pervertit notre façon de vivre. En voici une preuve parmi tant d'autres.

Même pour faire seulement un kilomètre, certains s'autorisent la voiture. Ils déclarent manquer de temps pour le faire à vélo. Pourtant la durée moyenne passée devant les écrans par adulte est de 5 heures par jour (pour le loisir)! Le vélo est bon pour la santé, pour la planète, il permet des économies d'essence et d'argent. Il n'a que des avantages. Peut-on en dire autant de la télévision par exemple ? De plus, Internet est maintenant le troisième pollueur (CO2) au monde derrière la Chine et les USA.

En modérant notre consommation d'écrans (pour le loisir) à trois heures par jour, ce qui reste correct en faisant quelques choix (la majorité des programmes est souvent sans grand intérêt, reconnaissons-le), on aurait deux heures par jour de temps libre pour faire quelques minutes de vélo !

Selon l'ADEME, 50% des trajets des Français font moins de 5 kms ! Ce luxe est-il tenable pour la planète ?

Faisons cet effort pour nos enfants, celui d'éviter les courts déplacements en voiture en utilisant un vélo (même électrique), en leur montrant en plus le bon exemple.

Ne pas avoir le temps pour ce qui a du sens et qui est important, c'est la maladie du 21^{ème} siècle, causée principalement par les écrans chronophages. Leur addiction a été reconnue comme maladie par l'OMS. Retrouvons notre liberté d'agir et de consommateur raisonnable. Sortons de l'hypnose des écrans. Réveillons-nous !

4) Résister philosophiquement :

C'est certainement le point le plus abstrait de ce document, mais tellement incontournable. Se préparer à l'effondrement, c'est d'abord entamer une révolution philosophique (Aurélien Barrau). Comment peut-on espérer survivre dans la nature, si on n'a pas appris à la respecter ? D'ailleurs n'est-on pas en danger aujourd'hui parce que l'Homme pense être supérieur à la nature ?

Ce n'est pas de la disparition de la faune et de la flore dont il est question, mais bien de celle de l'humanité ou d'une immense partie, car dans quelques millions d'années la biodiversité sera à nouveau exubérante.

Ce volet philosophique n'est pas à négliger, car les valeurs humanistes aideront à accepter un effondrement et à le dépasser. Sans changement de paradigmes, la résilience n'aura pas d'intérêt à très long terme et le temps finira toujours par nous anéantir.

Prenons un exemple précis et personnel, pour plus de crédibilité.

J'adore la pêche, depuis l'enfance. J'aime être dans la nature, au bord de l'eau, au calme. J'y éprouve un sentiment de liberté et d'autonomie en pêchant un poisson. J'ai alors la fierté de pouvoir subvenir à mes besoins vitaux, à la quête de nourriture, de réveiller cet instinct animal que j'ai si souvent ressenti en expédition. De plus, maîtriser les techniques de pêche pourrait même m'être utile lors d'un effondrement, en cas de survie dans un marais. Malgré ma passion, je ne pêche pourtant plus en France depuis 12 ans et ça me manque. Mais le constat est affligeant et me concerne directement (j'habite au bord d'une rivière). La plupart des cours d'eau sont pollués (agriculture intensive et égouts). Ils manquent d'eau l'été (pompages pour les maïs) et subissent le dérèglement climatique (fortes crues, canicules, tempêtes avec des arbres dans l'eau). Ils sont envahis d'espèces invasives et d'algues à cause des nitrates. C'est dramatique. Les populations de poissons diminuent énormément depuis 40 ans. Sur cette période, les insectes, à la base de l'alimentation de nombreux poissons, déplorent une chute de -80% ! Les chaînes alimentaires s'écroulent, avec des impacts à l'extérieur des rivières (exemple : le martin-pêcheur, le vrai, lui manque d'alevins). Les animaux rescapés souffrent continuellement et si rien n'est fait, ils vont peu à peu disparaître à cause de l'homme (comme les anguilles ou le vison d'Europe par exemple). En tant que pêcheur averti, dois-je en plus persécuter, faire souffrir, voire tuer des poissons en mode « survie », dans des rivières ou des étangs déjà en péril ? Ai-je le droit, même si la loi me l'autorise, même si le no-kill est à la mode, de rajouter de la souffrance à leur souffrance, de participer directement, sur le terrain, à la sixième extinction de masse du vivant, que les scientifiques déplorent ? A-t-on le droit de contester des scientifiques pour un intérêt personnel ? Dois-je donner de l'argent à une fédération lucrative qui n'interdit pas totalement la pêche à l'anguille, pourtant à l'agonie ? Il en serait d'ailleurs de même si j'étais chasseur, avec entre autre une vingtaine d'espèces d'oiseaux en danger d'extinction et pourtant encore chassables ? C'est inacceptable ! Et que dire de la pêche au vif et du piégeage d'oiseaux ou de mammifères, animaux hautement évolués ? Les connaissances d'aujourd'hui sur la faune autorisent-elles, même au nom des traditions, de telles pratiques, jugées cruelles scientifiquement et par la très grande majorité des Français ? Je le redis, a-t-on le droit de contester des scientifiques pour un intérêt personnel ?

Toutes ces questions, je me les suis posées il y a 12 ans. Chacun y apportera ses propres réponses. En ce qui me concerne, j'ai fait le choix douloureux de ne plus pêcher. Avais-je tort ? L'accélération de la dégradation de la nature m'aura malheureusement donné raison. Certains diront que je suis excessif, que j'aurai bien pu continuer à pêcher puisque j'adore ça, et que ça n'aurait pas vraiment aggravé, à moi seul, la destinée des rivières. Ceux qui pensent cela n'auront pas accédé, malgré mon long développement, aux valeurs morales décrites.

Désormais je comprends qu'avoir été capable philosophiquement de me priver de la pêche il y a 12 ans, me permet aujourd'hui d'accepter et de me préparer à l'effondrement.

Je sais que je représente une infime minorité. Par conséquent il n'est pas facile de se faire entendre, ou comprendre, face aux belles promesses de la société de consommation et du monde des loisirs. J'en suis désolé, au nom de la faune sauvage qui tente de survivre.

Aujourd'hui je ne pêche donc plus, mais je profite encore de la nature en kayak, à pied ou à vélo, sans faire de mal à aucun animal. Certes le plaisir est différent, mais pas tant que ça, je vous l'assure, et il est en accord avec ma conscience.

Un tel développement d'idées est nécessaire et intéressant pour prouver l'importance du changement de paradigmes si l'on compte résister à un effondrement. Je le réaffirme, comment peut-on espérer survivre dans la nature, si on n'a pas appris à la respecter ?

Si nous ne sommes même pas capables de protéger seulement quelques espèces d'animaux en danger, comment pourrions-nous sauver nos enfants ? Ces derniers représentent ce que nous avons de plus cher, et c'est la raison pour laquelle il me semble primordiale d'approfondir encore un peu cet exemple d'un point de vue philosophique.

Pêcher ou ne pas pêcher ? Cela peut paraître futile comme question. Pourtant cela m'a beaucoup fait réfléchir et m'a permis d'accéder à la collapsologie. Comment peut-on espérer survivre en harmonie dans la nature, lui demander qu'elle nous aide demain, si aujourd'hui on en est une nuisance ?

Nos valeurs sont plus grandes que nous. Elles nous survivront, à travers nos enfants. Seules nos valeurs survivront à l'effondrement, si et seulement si elles y sont adaptées.

D'ailleurs les pêcheurs devraient être les premiers lanceurs d'alertes, car ils fréquentent et connaissent les milieux naturels dégradés. Ils ont pu constater depuis des dizaines d'années la déroute des rivières. Y a-t-il eu une révolte de leur part ? Leur silence est égoïste et je me suis éloigné de leur fédération qui a les pleins pouvoirs. Ils font chaque année des lâchers de poissons (dont des truites d'élevage) pour compenser (et oublier) la disparition des espèces sauvages, pour maintenir un loisir virtuel et lucratif. Dans ces conditions, la pêche, digne de ce nom (tout comme la chasse), existe-t-elle encore vraiment ? Combien de pêcheurs et de chasseurs regrettent-ils le bon vieux temps, celui où il y avait encore beaucoup de poissons et de gibiers, non pollués ? J'imagine que les nostalgiques sont nombreux (j'en fais partie), mais ils sont si peu à se révolter contre leurs fédérations lucratives, qui autorisent la capture d'espèces menacées et certaines pratiques cruelles. En ne disant rien, on cautionne et on finance le système avec les permis payants. Ces fédérations ne changeront rien d'elles-mêmes, ou pas suffisamment, pour ne pas effondrer leur effectif déjà en forte baisse depuis 40 ans, baisse qui reste toutefois bien inférieure à celle de la faune.

Mon refus de pêcher, de participer à ce mensonge, est donc philosophique, mais n'a pas été facile à mettre en œuvre, je l'avoue, car un changement de valeurs est long. On se sent également souvent seul. Si j'ai réussi, c'est aussi grâce à mes enfants, afin d'être cohérent et crédible vis à vis d'eux par rapport aux idéaux que je leur transmets.

Remarque pour être totalement honnête: Je pêche encore rarement, en expédition, notamment en Alaska, où l'élevage extensif de saumons est une réussite et compense les prélèvements par les hommes (pour le loisir ou par des professionnels). J'attrape un seul poisson, le plus vite possible, pour limiter ses souffrances. J'en capture uniquement un pour me nourrir, pas plus, même par passion. Mon plaisir n'en est que plus intense, car il est en accord avec la nature et mes convictions.

Mes aspirations m'ont permis de modérer énormément ma façon de pêcher. Cette résilience que je viens de développer beaucoup, que j'ai montrée à mes enfants, est d'un point de vue philosophique, sans conteste indispensable pour espérer survivre au plus près de la nature. Cette dernière ne doit plus être perçue comme un immense vivier de nourriture et de ressources illimitées de tous types (Aurélien Barrau). Il faut en finir avec la croissance économique perpétuelle. Cette prédation des hommes (des ressources minérales, animales et végétales) aura causé notre perte (Pierre Rabhi). Il faut donc la rejeter, entrer en résistance. Le combat contre l'effondrement commence bien avant l'effondrement. C'est un combat d'idées à mener, philosophique, notamment contre les sceptiques (Aurélien Barrau). Mais, rappelons-le, le déni (pour ne pas imaginer la perte de son confort et de ses biens, de ses loisirs et de ses privilèges) est tout à fait naturel et s'explique par la psychologie (Yves Cochet).

On le voit, le changement de paradigmes est difficile. Il l'a été pour moi et m'a pris des années. Je pense qu'il est impossible au niveau planétaire sur seulement quelques décennies. Malheureusement l'extinction de masse des animaux l'est !

Certes, pour être honnête, je crois que la lutte est perdue d'avance, car chaque combat d'idées est ensuite dilué par la violence et les publicités des écrans permanents. Mais cette résistance philosophique à la société de consommation consumériste, prépare à l'effondrement ceux qui auront menée cette lutte « spirituelle ».

Conclusion :

La préparation mentale et philosophique à l'effondrement sociétal est très longue. Elle est difficile à mettre en œuvre pour la « génération connectée ». Les parents, en montrant l'exemple, doivent proposer à leurs enfants, le plus tôt possible, une véritable éducation à l'effondrement pour espérer survivre (mentalement et philosophiquement) en cas de chaos total (scénario à privilégier).

5) Résister physiquement :

L'épreuve physique, que constitue la survie en pleine nature ou dans une maison sans énergie et sans approvisionnement de nourriture, sera terrible et bien au delà de ce que l'on peut concevoir. Mes expéditions, avec camping extrême, m'en ont donné un aperçu et m'ont permis de développer une résistance mentale, ainsi que des connaissances et des compétences.

Pour résister physiquement après l'effondrement, il faut dès maintenant:

- faire beaucoup de sport afin de conserver un maximum capacités physiques.
- avoir une bonne hygiène de vie, notamment pour maximiser ses défenses immunitaires.
- entraîner de temps en temps ses enfants à vivre sans confort et repousser leurs limites, pour pouvoir accepter, le jour venu, un effondrement, dont les premiers mois seront les plus difficiles. L'expédition me semble le meilleur entraînement possible: avoir froid, faim, être mouillée, fatigué, avoir chaud, soif, résister aux douleurs, ne pas se plaindre et s'entraider, partager, maîtriser ses peurs, le stress, le manque d'hygiène, de confort, gérer les animaux dangereux, le feu, l'eau, la recherche de nourriture... Toutes ces compétences seront indispensables en cas de chaos absolu.

Pour tenir physiquement à long terme, il faudra se nourrir efficacement. La recherche de nourriture sera primordiale. Elle mérite d'être développée avec gourmandise.

L'alimentation :

Trois points seront abordés : la cueillette, la chasse et la pêche.

Reconnaître les plantes sauvages comestibles est indispensable et vital (attention il y a des plantes toxiques et même mortelles). Connaître leurs propriétés nutritives sera un plus, afin de manger équilibré. Croire que la chasse puisse nourrir le peuple semble au premier abord également une bonne idée, sans risque de confusion comme avec les plantes ou les champignons. La majorité des gens le pensera et cherchera à se procurer une arme à feu.

Mais ce serait une grave erreur. Avec la disparition des supermarchés, il y aura quotidiennement des millions de chasseurs en France et si peu de gibier (rappelons que l'effondrement de la faune a commencé il y a déjà 40 ans, avec -60% d'animaux sauvages et il va s'accélérer!). Même à moyen terme, la chasse ne pourra en aucun cas nourrir les millions de personnes qui auront fait le choix de la résilience.

La survie se fera donc par les plantes sauvages, présentes en nombre et partout. Les connaissances scientifiques des biotopes, de la faune et de la flore, seront primordiales et éviteront les erreurs d'appréciations, qui s'avèreront elles-mêmes fatales dans une situation aussi critique qu'un effondrement total.

Apprendre aujourd'hui permettra de survivre demain. La naïveté, par méconnaissance, pourrait être dramatique. Pour le prouver, prenons un exemple contemporain simple.

Voyons l'impact du futur effondrement et les erreurs à éviter:

Les sangliers pullulent aujourd'hui. Lors d'un effondrement, ils pourraient nourrir ceux qui auront des armes. En réalité, ce sera le contraire, en mettant en danger les chasseurs. Tout d'abord, en chassant, on se fera remarquer. Un coup de fusil s'entend de très loin. Il signale la présence éventuelle de nourriture (un gibier abattu) et de munitions (très prisées par ceux qui résisteront par la violence et qui auront très faim). Chaque chasseur deviendra lui-même une cible, tout comme sa famille, pour des gens à la recherche de nourriture et de munitions.

Deuxièmement, les laies d'aujourd'hui sont des hybrides (souche sauvage croisée avec des cochons d'élevage). Elles ont des portées plus importantes de marcassins, et les hybrides ont progressivement remplacé les laies « sauvages ». De plus ces cochons prolifères n'ont plus de prédateurs (loups, ours, lynx), qui ont été exterminés presque partout en France. Du coup les sangliers se multiplient vite depuis quelques décennies. Les laies bénéficient, avec les apports nutritifs supplémentaires et très riches des cultures intensives de maïs, de conditions optimales permettant la gestation de nombreux petits. On pourrait se satisfaire qu'une espèce se développe quand les autres disparaissent. Mais tout cela n'est pas naturel et perturbe l'équilibre des écosystèmes. Les importantes populations de sangliers sont purement artificielles, causées par les erreurs des hommes.

En cas d'effondrement, miser sa survie sur la chasse aux nombreux sangliers (ce qui semble logique) sera une erreur (par méconnaissance), comme le montrent les arguments qui suivent.

En cas de chaos sociétal, il n'y aura plus de cultures de maïs (donc beaucoup moins d'énergie pour les sangliers) et une pression de la chasse permanente avec quotidiennement des millions de chasseurs (dépenses énergétiques énormes des laies pour fuir et stress permanent). De même, les glands et les châtaignes ne seront plus disponibles pour les animaux. Ces deux principales sources d'amidon dans la nature seront récoltées en masse par les hommes affamés. Faute d'énergie et de nutriments, les gestations des laies hybrides

n'iront pas à terme (trop d'embryons à nourrir). En quelques mois les sangliers s'effondreront, comme les autres espèces depuis 40 ans, à cause de l'homme. Leur prolifération d'aujourd'hui est bien artificielle. Un tel exemple ne peut se comprendre et s'anticiper, qu'en mesurant tous les effets « dominos » résultant d'un effondrement. Se documenter (connaissances solides et variées) fera gagner du temps, de l'énergie et permettra des choix plus judicieux en pleine crise alimentaire.

Il en sera de même pour les canards, les lièvres, les faisans, les perdrix, etc. Ils ne sont pas très nombreux et comme le sanglier, ils disparaîtront en quelques mois ou années, pour cause de pollutions génétiques (provoquées par les quelques survivants des lâchers de gibier issus d'élevage depuis des décennies) et de pertes de résistance immunitaire (antibiotiques des élevages). Leur nouvelle fragilité induite par l'homme ne leur permettra pas de survivre à l'absence de culture agricole et à une sur-chasse, en plus du dérèglement climatique et de la crise de la biodiversité.

D'ailleurs il en est de même pour la pêche, les lâchers de poissons à destination des pêcheurs affaiblissent également les souches sauvages. Peut-on cautionner en achetant un permis, ces pratiques désastreuses mises en place par les fédérations ? Personnellement je ne le peux plus, compte-tenu de l'état actuel des biotopes. La biodiversité a totalement changé en 40 ans, les pratiques de loisirs pas autant. Il serait sage de modérer beaucoup plus ces divertissements, le temps que la nature se régénère. La pitié pour la nature en souffrance devrait passer devant tout autre considération personnelle.

De même, la dépense énergétique pour chasser les petits oiseaux, sera-t-elle compensée par l'apport de calories de ces mêmes oiseaux. Ce n'est pas évident. Cela vaut-il le coup de s'afficher avec une arme, symbole de la survie pour les violents qui n'auront qu'une envie, vous la subtiliser par tous les moyens ?

Les pigeons, oiseaux granivores, pullulent artificiellement de nos jours à cause des trop nombreuses cultures de céréales, dont je le rappelle, la grande majorité est destinée aux élevages. Ces pigeons disparaîtront avec la fin de l'agriculture intensive et avec la sur-chasse liée à la famine. J'affirme même qu'en cas d'effondrement, on chassera en période de nidification. Ce sera encore plus simple pour approcher ce gibier ! De tels comportements sont induits par une absence de préparation en amont du chaos. Ils sont regrettables.

Alors les pigeons, valent-ils le coup de prendre des risques ?

Se préparer à l'effondrement, c'est se poser ce genre de questions, et trouver des réponses avant le chaos annoncé. Mon choix est certain, pour me nourrir, ce sera avec les plantes sauvages comestibles. Nul n'a besoin de viande pour vivre en bonne santé.

Pourtant en cas de faim extrême, le risque de chasser peut être pris pour le chevreuil. Ce dernier me semble de loin le plus intéressant des gibiers. Ils sont nombreux, non victimes d'hybridation, de pollution génétique et de perte de résistance immunitaire, et un peu moins dépendants de l'agriculture intensive que les sangliers. Ils devraient perdurer un peu plus longtemps que les autres gibiers et pourraient être une source de nourriture non négligeable du fait de leur taille. Mais ils seront tués par tellement de gens (dans les pays surpeuplés comme la France), qu'ils finiront par disparaître tout de même. Personnellement je ne prendrai pas ce risque, car la concurrence et les pillages seront importants.

Ainsi la chasse, qui lors des périodes de disette, a aidé les êtres humains depuis la préhistoire, ne pourra malheureusement plus le faire, dans un environnement aussi dégradé et avec une telle surpopulation humaine. C'est une certitude.

La pêche peut également être pratiquée en cas de famine. Mais chaque pêcheur sera racketté dans un monde agressif. Le matériel de pêche et les filets, comme les armes, seront très prisés par les gens violents et affamés.

Les petits animaux, comme les escargots, les hérissons, certains insectes, les grenouilles, etc, seront beaucoup ramassés et deviendront vite rares (probablement en quelques mois seulement). Ils ne constituent pas une réelle chance de survie à long terme, et les prélèvements massifs permanents seront un désastre supplémentaire pour la biodiversité. N'a-t-on pas déjà fait suffisamment de mal à la faune ?

Il est nécessaire de se poser toutes ces questions avant d'être au pied du mur. Cela justifie un tel développement sur la nourriture. Savoir ce que l'on fera, pourquoi et comment, sera un gage d'une survie, digne de ce nom.

Chaque perte de temps à cause de mauvais choix sera une prise de risque et un désastre dans un environnement concurrentiel, en particulier au niveau de l'occupation des biotopes. Les plantes sauvages sont donc la meilleure « arme » pour s'en sortir, philosophiquement, mentalement et physiquement. Elles sont en général très nutritives et plus saines que la viande. Elles contiennent, contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord, énormément de protéines, souvent complètes et équilibrées. Elles sont abondantes et la cueillette est non violente, donc les tensions avec d'autres personnes seront bien moindres que pour la pêche ou la chasse. Les plantes sauvages recoloniseront peu à peu les champs autrefois cultivés. Mais apprendre à les connaître et les consommer en toute sécurité, nécessite des dizaines d'heures d'étude et des années de pratique. Une fois l'effondrement lancé, ce sera trop tard, on aura bien d'autres choses à faire que d'étudier des livres.

La connaissance de la nature est le bien le plus précieux pour lutter contre un effondrement majeur (celui pour lequel il vaut mieux se préparer, par précaution), et vous permettra de survivre dans un biotope. D'ailleurs il en est de même pour les peuples autochtones des quelques régions encore sauvages ? Ces derniers nous ont lancé des cris d'alerte. Ils nous supplient d'arrêter le massacre de la nature qu'ils vénèrent. Mais nous n'avons pas de pitié pour eux, comme pour l'environnement.

Conclusion sur l'alimentation :

La chasse et la pêche, qui ont pourtant participé à nourrir nos ancêtres, ne pourront plus le faire. De plus, il ne sera pas souhaitable philosophiquement de persécuter encore plus la faune, qui elle a déjà subi un effondrement dramatique. Mais le changement de paradigmes n'aura pas le temps de se faire avant l'effondrement (malgré les alertes des scientifiques sur la biodiversité et le dérèglement climatique). Ceux qui s'autoriseront la chasse et la pêche se mettront en danger, car la quête de nourriture se fera principalement par la violence armée et concernera le peu d'animaux qu'il reste (concurrence très importante et dangereuse). Ceux qui auront pensé, réfléchi, envisagé et programmé une survie par les plantes seront très avantagés.

Se préparer à l'avance, c'est gagner la sérénité, l'ennemi de la violence armée de demain.

6) Se nourrir avec les plantes sauvages

Exemples de plantes sauvages comestibles (mais pas forcément toutes les parties de la plante):

L'ortie, le plantain, le pissenlit, les ronces, le lierre terrestre, les noix, les noisettes, les châtaignes, les glands, le gaillet grateron, l'oseille sauvage, la berce spondyle, l'ail des ours, la menthe, le nombril de Vénus, la bardane, l'aubépine, le lamier pourpre ou blanc, l'alliaire, la bourse à pasteur, le cresson, le laiteron, le bambou, la renouée du Japon, la lampsane, le tilleul, le chénopode blanc, etc, etc, etc...

Les plantes sauvages comestibles sont très nombreuses. Le problème ne sera pas la quantité, mais plutôt les confusions possibles avec des plantes toxiques. En connaître beaucoup permettra d'équilibrer son alimentation. Nombreuses sont celles qui ont des propriétés médicinales (alicaments) et certaines sont à consommer avec modération, d'où l'intérêt de ne pas se limiter à quelques espèces. Il faudra varier son alimentation végétale pour qu'elle soit efficace. Toutes les parties d'une plante (racines, tiges, feuilles, fleurs, graines, fruits) ne sont pas forcément consommables. Il faut consulter un livre pour ne pas faire d'erreur. Il y a aussi les parasitoses (dont la douve du foie, l'échinococcose, la leptospirose) à connaître pour évaluer (selon les endroits et le stade de développement des végétaux) les risques à manger des plantes crues. Certaines espèces sont à consommer avec modération (par exemple celle qui contiennent de l'acide oxalique).

Pour apprendre suffisamment, les livres et les vidéos sur le net ne manquent pas. Je conseille d'étudier plusieurs ouvrages, pour recouper les informations et comparer les photographies. Il est utile de s'en procurer personnellement plusieurs, pour pouvoir les consulter si besoin lors d'une crise majeure. Je recommanderais au moins 3 livres très détaillés, un purement d'identification (avec des clés d'identification), un autre sur les plantes comestibles (avec les parties à consommer et les mois de cueillette) et un dernier sur les plantes médicinales (avec les dosages des préparations pour chaque pathologie).

La botanique utilise des termes complexes, mais précis, pour éviter les confusions, parfois fatales.

La première règle du cueilleur est de ne jamais consommer une plante si elle n'est pas identifiée avec 100% de certitude.

Le maximum de connaissances permettra la meilleure adaptation possible en toute sécurité, malgré le stress et la faim engendrés par un effondrement.

Évidemment, comme vous vous en doutez, des années d'expérience dans la cueillette seront aussi primordiales que des connaissances scientifiques.

La pratique et le savoir seront les meilleures armes possibles.

7) La santé :

Pour résister physiquement, mieux vaut être en forme. Pour cela, il faudra :

- connaître les propriétés médicinales de certaines plantes sauvages, véritables médicaments (alicaments). Là aussi il y a des livres bien détaillés, avec les dosages à respecter pour chaque végétal, ses parties utiles, en fonction de chaque symptôme, chaque pathologie.

- proposer dès maintenant à ses enfants une alimentation essentiellement végétarienne. Il est souhaitable de préparer le corps, le tube digestif et l'esprit, à la privation de viande, bien avant l'effondrement. Ce sera un choc de moins à supporter lors du chaos sociétal planétaire. Mais l'enjeu est aussi écologique et ce dès aujourd'hui (70 % des cultures sont dédiées à l'élevage, alors que les pesticides et le manque de territoires sauvages sont les principaux responsables du massacre de la biodiversité). La production mondiale de viande rejette plus de CO2 que l'ensemble de tous les transports sur Terre (voitures + camions + avions + porte-containers + trains + bateaux...). L'enjeu est également philosophique. Qui voudrait faire subir à son animal de compagnie, ce que subissent les animaux dans les élevages industriels, les transports et les abattoirs ? On ne doit pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas que l'on nous fasse. C'est la base du respect. Aurélien Barrau énonce la notion de délinquance écologique et rappelle la nécessité d'un combat pour changer les symboles de notre société de consommation consumériste et prédatrice (exemple : la viande).

J'adore la viande et elle me manque encore après un an et demi de privation (environ -80% à -90% selon les saisons). Je n'en mange plus chez moi, mais je ne suis pas totalement végétarien, car je suis pour la préservation de la gastronomie (au restaurant ou avec des proches) et des savoir-faire des éleveurs dignes de ce nom (viande de qualité et biologique, avec le souci maximum du bien-être animal). Par contre, je ne mange plus de poisson du tout, tant que les océans seront autant en danger.

-renforcer ses défenses immunitaires en évitant, autant que possible, les antibiotiques, les médicaments de confort, etc. Un effondrement majeur sera une sorte de sélection naturelle. Il n'y aura plus de médicament. Les remèdes de plantes sont souvent efficaces, mais le manque d'hygiène (plus de dentifrice, de savon, de papier toilette, de lessive, d'eau chaude...), les problèmes de conservation des aliments (plus de frigo), la fin de l'eau courante potable et le changement de régime alimentaire (alimentation carnée vers un régime quasi végétarien) nécessiteront de bonnes défenses immunitaires. Les personnes fragiles (sensibles aux gripes, angines, gastros, infections diverses...) seront encore plus vulnérables dans des conditions de vie très défavorables.

8) Les réserves :

Il est possible, avant l'effondrement, de cacher de la nourriture, du matériel, des outils, des médicaments, uniquement en cas de coup dur, car là aussi le danger viendra du pillage par des familles affamées et en danger, mal préparées. Quand on a très faim, et cela m'est arrivé en expédition, on sent la cuisine de très loin. L'idéal sera de ne pas se servir de ses réserves, pour ne pas attirer l'attention.

Mais il est évident, malgré le risque de pillage, que l'on souhaite aider les autres (comme des enfants en détresse) avec de la nourriture par exemple. On se mettrait évidemment en danger, car il y aura des jaloux, des envieux, capables de violence par instinct de survie. L'idéal est donc de ne pas avoir de stock et d'aider en offrant ses connaissances. Pour envisager cela avec sérénité, il faut progresser dès aujourd'hui, s'intéresser aux sciences et multiplier les expériences, afin de passer un cap et d'arriver à se passer de presque tout, y compris des médicaments. On pourra aider autrui en partageant ses connaissances.

Mais se réapproprier tous ses savoirs « oubliés » prend des années. En aurais-je personnellement le temps ? Malgré mes expéditions, je ne suis pas certain d'être assez compétent pour survivre à l'année. Et même si je l'étais, je devrais encore m'entraîner lors d'aventures difficiles pour me maintenir à niveau. Combien de temps pourrais-je le faire physiquement ?

Comme vous pouvez le voir, avec l'effondrement, le questionnement ne cessera jamais. Yves Cochet pense qu'il aura lieu avant 2030, et très probablement autour de 2025. Mais il peut se produire dès 2020, surtout si le déclencheur est une crise financière. Face à cette incertitude dans le temps, des réserves risquent de se transformer en gaspillage. N'en a-t-on pas déjà assez fait ?

Les seules réserves valables restent la connaissance et la pratique.

9) La sécurité :

En cas de violences incontrôlables (guerre civile, pillages), il faudra quitter sa maison, surtout si elle est stratégique. J'en suis convaincu. Ce choix est difficile. Qui en sera capable ?

En ce qui concerne ma famille, il faudra être capable de vivre en faisant du camping sauvage (grâce à l'entraînement des expéditions) et être nomade pour plus d'efficacité (utilisation raisonnée des biotopes). Cela nécessite de bien connaître la rivière et le marais, tous ses recoins, les endroits favorables et sûrs. Pour bien découvrir son environnement à l'avance, je

conseille les randonnées à toutes les saisons (à pied et en kayak). Il faut alors en profiter pour repérer des lieux « habitables » et des zones de cueillette.

Il y aura tellement de choses à gérer lors du chaos sociétal, que toute perte de temps par méconnaissance ou manque de préparation, amènera à l'échec, à la panique et au basculement vers la violence (qui en fait correspond à ceux qui n'ont pas d'autres choix, qui ne sont pas préparés). Malheureusement pour eux, dans les villes et villages, les gens violents s'entre-tueront.

Si les pillages sont ingérables, ma famille devra vivre dans le marais avec le minimum de matériel pour être mobile (un peu comme lors d'un trek en montagne), sans stock de nourriture, juste avec des plantes cueillies quotidiennement et judicieusement, avec un feu, une tente ou un abri sans valeur. L'idée est de ne pas donner envie à quiconque de prendre votre place, en se dépouillant de tout. Qui voudrait vivre dans un marais humide avec des moustiques ? Qui souhaiterait s'installer dans un lieu inondable, sans confort, sans lit, sans wc, sans baignoire, en subissant les intempéries et en mangeant des plantes sauvages (seuls ceux qui ont des connaissances botaniques et pratiques savent à quel point elles sont savoureuses et nutritives)?

A l'occasion il faudra se rendre utile auprès des « voisins » de passage en proposant une aide pour les soigner à partir des plantes. On peut également leur montrer celles qui sont comestibles, car leur abondance ne créera pas de concurrence entre vous. Ces premiers liens de confiance pourront s'avérer rapidement très utiles.

Posséder un ou deux chiens sera vraiment un plus. Ils monteront la garde sur votre camp et vous préviendront en cas d'intrusion. Ils éloigneront les petits animaux qui pourraient voler vos éventuelles provisions pour 2 ou 3 jours. Mais le problème sera de nourrir vos chiens, surtout si vous manquerez parfois de nourriture et que vous serez presque totalement végétarien. De plus les gens affamés seront prêts à manger un chien. Arriverez-vous à les garder vivants auprès de vous?

Pour votre sécurité, un feu est indispensable. Il vous évitera les hypothermies et permettra de stériliser de l'eau ou de cuire des végétaux qui présenteraient un risque vis à vis des parasitoses. Un poêle à bois est crucial pour votre survie. Je n'exagère pas. Avec un feu au sol, vous aurez du mal à maîtriser votre combustion en cas de vent ou de pluie. Les dépenses énergétiques inutiles, pour entretenir un feu à terre et pour ramasser beaucoup de bois, vous condamneront dans une période si critique.

Avec un poêle, votre feu sera régulier et votre consommation de bois sera infime par rapport à celle d'un feu au sol. Il est également plus facile de cuisiner sur un poêle. J'en utilise toujours un en expédition. C'est juste une marmite assez haute dans laquelle j'ai fait des trous à la perceuse pour l'aération. Le couvercle permet de régler l'intensité de la combustion, voire de protéger le foyer en cas de pluie. On peut mettre du bois autour ou dessus, en guise de séchage ou de préchauffage. Ce dernier est très important en cas de grand froid, car lorsque l'on introduit dans le poêle un gros morceau de bois glacial, la température du foyer diminue, les flammes rapetissent très vite et peuvent s'éteindre. Le feu est un art. Le maîtriser n'est pas aussi simple qu'on pourrait le penser, surtout dans les conditions difficiles (fortes pluies, vent, froid), et malheureusement quand on en a vraiment besoin. S'entraîner sera un plus.

D'ailleurs je conseillerais même d'avoir deux poêles à bois, pour faciliter l'évacuation des cendres du foyer plein, en transférant préalablement des braises dans le poêle vide où le feu repartira facilement. Ce gain d'efficacité me semble très judicieux. Chaque économie

d'énergie comptera. Ceux qui font des expéditions le savent pertinemment. Ce sont ces petits détails qui feront toute la différence.

Les lieux où vous camperez seront proches d'une forêt pour y trouver du bois. Sur votre camp, il vous faudra une bâche tendue entre des arbres. Elle vous protégera en cas de forte pluie, mais aussi pour y stocker votre bois au sec. Vous devez également être proche d'un point d'eau et disposer de bouteilles. Des pastilles pour traiter l'eau (hydroclonazone) les premiers mois seront bien utiles. En effet, vous aurez bien d'autres choses à gérer au début du chaos. Des pastilles vous feront gagner le temps pour stériliser votre eau par ébullition sur un feu.

On pourrait aussi cacher une arme à feu, uniquement en cas de grand danger (légitime défense) ou de faim vraiment extrême, ce qui n'arrivera pas, même en hiver, pour les cueilleurs expérimentés. Alors est-il vraiment utile d'en cacher une ?

Un monde parfait serait un monde sans arme. C'est une utopie absolue, évidemment. Mais comme nous l'avons vu, un effondrement est l'occasion de changer de paradigmes, de reconstruire une civilisation viable, non capitaliste et non armée.

ID) Après l'effondrement, le respect de la nature

1) Changer notre rapport aux végétaux, à la nature

Il faut apprendre de ses erreurs et ne pas les renouveler. Sinon à quoi cela servirait-il de survivre à un effondrement ?

Les êtres humains ont commis beaucoup d'erreurs, de tout temps, en général de façon inconsciente.

Aujourd'hui les multiples découvertes scientifiques, dans tous les domaines, nous permettent de mieux comprendre ces erreurs, passées et présentes.

En prendre conscience permettra, après l'effondrement, d'éviter de reproduire les fautes antérieures.

Au Paléolithique les êtres humains sont des cueilleurs. Ils connaissent parfaitement leurs territoires et n'ont besoin que de quelques heures par jour pour subvenir à leurs besoins alimentaires. En effet, ils sont nomades et exploitent efficacement les biotopes en fonction des saisons.

La révolution du Néolithique commence il y a 10 000 ans. L'agriculture est « inventée » (transition sur des milliers d'années). Les êtres humains décident de choisir leur alimentation et de ne plus accepter les cadeaux de la nature lors des cueillettes. Ainsi l'agriculture aura changé nos relations aux plantes et à la nature.

On cultivera d'abord des céréales et des légumineuses, dans le but de stocker de l'énergie sous forme d'amidon. Cette sécurité alimentaire permettra l'augmentation des populations qui se sédentariseront. Des villages naissent, puis des villes (aujourd'hui la Terre est surpeuplée).

Les plantes annuelles cultivées nécessitent de plus en plus de champs nus, puisque la population augmente, mais aussi pour stocker des grains et s'enrichir avec du commerce (cupidité que l'on avait beaucoup moins avec les cueilleurs du Paléolithique). Il faut donc défricher des forêts et arracher manuellement les « mauvaises herbes » qui entrent en concurrence avec les plantes cultivées. On peut dire que l'homme au Néolithique agresse déjà la nature, même si c'est infime par rapport à ce que nous connaissons aujourd'hui. Ces « mauvaises herbes » sont celles que la nature impose (depuis toujours la vie ne cherche qu'à se propager, c'est la colonisation des milieux vierges). Mais pour nous, les bonnes plantes sont celles que l'on a choisies, que nous sélectionnerons au fil des siècles.

Certaines terres s'avèrent plus fertiles. Des régions s'enrichissent et en parallèle des convoitises apparaissent. Les guerres se multiplient au fur et à mesure que l'agriculture se développe. Elles ne cesseront jamais.

Petit à petit les savoirs et les savoir-faire des cueilleurs disparaissent. Au Moyen-Age les plantes sauvages comestibles sont dévalorisées. Les nobles consomment beaucoup de viande, ainsi que des légumes, des fruits et des épices exotiques. Ces végétaux atypiques, venus de pays lointains, ont plus de valeur que ceux de la région, telle une mode. A l'opposé, les pauvres consomment peu de viande et des plantes indigènes. Ils n'ont d'autre choix que de manger ce que la nature impose. Les plantes sauvages deviennent celles des misérables. A la révolution industrielle et après la seconde guerre mondiale, les habitants des campagnes migrent vers les villes. Ils adoptent le régime alimentaire des bourgeois, qui eux-mêmes avaient copié celui des nobles. Aujourd'hui la plupart des français consomment quotidiennement de la viande et nos supermarchés proposent principalement des céréales, des fruits et des légumes qui en réalité ont très majoritairement une origine exotique. On juge ces derniers plus sûrs que ceux provenant localement de la nature. La cueillette effraie, d'autant plus qu'on connaît moins les végétaux sauvages et qu'il y a des plantes toxiques, même mortelles.

Les connaissances ne cessent de disparaître et chacun devient de plus en plus dépendant des supermarchés.

Pourtant la plupart des plantes sauvages comestibles sont plus nutritives et gouteuses que leurs homologues cultivées. Nous sommes conditionnés à consommer ce qui fait tourner l'économie prédatrice.

Les cultures intensives, depuis une cinquantaine d'années, ont accentué, avec l'aide de la mécanisation, la lutte contre les fameuses « mauvaises herbes ». Cette lutte devient aussi de plus en plus chimique (désherbants, engrais, pesticides) pour produire plus. Ce modèle imposé d'agriculture productiviste aura assassiné la biodiversité, pollué les nappes phréatiques et rendu les terres stériles et pauvres. La culture du maïs, plante tropicale en France, est une catastrophe pour les rivières à cause des pompes. Comment a-t-on pu en arriver là ? Tout le monde est responsable ! Soyons honnête face à l'indécence du drame environnemental. Les agriculteurs, en première ligne, n'ont évidemment pas suffisamment résisté à ce mode de production destructeur. En tant que professionnels, ils savaient ce qu'ils faisaient. D'ailleurs certains anciens, ou parmi les jeunes de l'époque comme Pierre Rabhi, ont dénoncé dès le début ces pratiques agressives. Mais dans cette période prospère des Trente Glorieuses, la très grande majorité des agriculteurs n'a pas été capable de résister aux énormes profits promis par le fameux progrès. Ce fut une erreur, nous le savons avec le recul, puisqu'ils sont dépendants des grandes firmes qui les asphyxient aujourd'hui. On leur a promis la prospérité. Ils ont été naïfs, parfois même cupides, comme tous les hommes finalement. Désormais ils tombent malades et sont très vulnérables aux risques psychosociaux.

Heureusement la nouvelle génération d'agriculteurs semble réagir positivement. Cette rupture avec les pratiques de leurs parents est un petit signe d'espoir.

Les consommateurs, en bout de ligne, sont également responsables du désastre environnemental. N'est-ce pas eux qui surconsomment, notamment en achetant de la viande, dont un kilo en moyenne nécessite 10 kilos de céréales, dont énormément de soja transgénique brésilien ? Les consommateurs sont les moteurs du modèle productiviste. Ils ont voulu beaucoup d'aliments, notamment carnés, et surtout peu chers. Cette boulimie, en

symbiose avec des gaspillages énormes, aura multiplié sans nécessité vitale les surfaces agricoles et privé les animaux sauvages de territoire.

Les consommateurs, au moins depuis une vingtaine d'années, sont parfaitement informés des dangers. Ont-ils choisi pour autant de consommer localement afin de favoriser les producteurs du coin et de maintenir les exploitations agricoles de leur région?

Les consommateurs ont-ils accepté de payer leur nourriture suffisamment chère pour que les agriculteurs puissent avoir un salaire à la mesure de leur effort ? Ont-ils fait suffisamment pression, en tant que clients avertis et capables de changer de magasin, auprès de la grande distribution qui dépouille les paysans ?

Nous sommes tous pris dans un système qui nous dépasse et qui va nous anéantir.

Mais là aussi, les choses changent. La demande en produits issus de l'agriculture biologique est telle, qu'on pourrait avoir immédiatement des dizaines de milliers d'agriculteurs bio supplémentaires en France. Qu'est-ce que le gouvernement attend pour financer cette transition ? L'urgence est pourtant là ! L'immobilisme des politiques montrent leur impuissance et leur soumission vis à vis de lobbys ultra-puissants.

Ces multinationales sont donc les premiers responsables de la décadence de l'agriculture et de nos modes de consommation. Ces grandes entreprises spécialisées dans les biotechnologies agricoles et la grande distribution ne pensent qu'aux profits à court terme. Elles ont su vendre leur poison et nous faire consommer autant que possible.

Pour terminer sur l'histoire de l'agriculture et de nos erreurs, rappelons qu'aujourd'hui la monoculture et l'abandon des semences paysannes affaiblissent la nature. Le productivisme a fait des plantes sauvages un ennemi, et a privatisé les semences, la vie.

Essayons de tirer de nos erreurs, des conséquences positives.

Après l'effondrement, il faudra revenir à des cultures plus respectueuses de l'environnement, plus adaptées aux régions, aux climats et aux terroirs. Les petits potagers, les petites fermes en permaculture renaîtront. Mais surtout ne faisons pas l'erreur de redevenir totalement dépendants au niveau alimentaire de l'agriculture. Il faudra donc poursuivre les cueillettes de plantes sauvages et transmettre nos connaissances et nos pratiques vertueuses.

Nous venons de voir les erreurs commises en ce qui concerne les végétaux au cours de l'histoire de l'humanité. Qu'en est-il des animaux ?

2) Changer notre rapport aux animaux, à la nature

Nous ne sommes pas de gros mangeurs de viande comme on voudrait nous le faire croire. L'homme a de petites canines (contrairement aux prédateurs) et un intestin de 7 mètres, permettant un long transit favorable à l'assimilation lente des nutriments des végétaux. Les carnivores, eux, ont un intestin bien plus court pour une assimilation rapide des nutriments, afin d'éviter les fermentations.

Les hommes préhistoriques étaient donc principalement des cueilleurs. Parfois ils chassaient en cas de disette, bien que ce soit périlleux, lorsque la nature se montrait moins généreuse au niveau des végétaux comestibles. Les célèbres scènes de chasse peintes dans les grottes étaient destinées à rendre hommage aux valeureux chasseurs morts face aux mammoths ou aux autres proies dangereuses.

Depuis une cinquantaine d'années, on nous incite à consommer beaucoup de produits laitiers et de viande. On nous a fait croire que c'était bon pour notre santé d'en consommer beaucoup, voire même indispensable pour un repas équilibré. Des études scientifiques ont récemment prouvé le contraire.

La réalité est que pour développer perpétuellement un secteur aussi stratégique que l'agriculture, il a fallu avant tout la collaboration des consommateurs. On nous a fait passer progressivement à une alimentation de plus en plus carnée. Il fallait bien écouler les surproductions agricoles. Et quoi de mieux que l'élevage industriel pour faire tourner les céréaliers, qui eux-mêmes font tourner les multinationales de la pétrochimie ? Pourtant ces élevages de plus en plus grands ne respectent pas le bien-être animal. Mais on a fermé les yeux, au nom de la croissance économique. Les cochons, qui en plus sont particulièrement intelligents et sensibles, ont des conditions de vie inhumaines dans les fermes industrielles. Les truies vivent dans un enclos si petit, qu'elles ne peuvent ni se retourner, ni faire ne serait-ce qu'un pas. Elles peuvent juste se lever et se coucher, bouger verticalement !

Et que dire des élevages intensifs de poules nourries aux OGM et du gavage industriel des oies. Nous ne respectons plus la nature et en consommant ce type de viande, nous cautionnons ces modes de production cruels.

Quels rapports voulons-nous entretenir envers les animaux ? Voilà une question que l'on devrait tous se poser, car nos pratiques sont profondément injustes et injustifiées.

Il y a nos animaux domestiques, que nous chérissons et pour lesquels nous sommes prêts à dépenser une fortune pour les soigner.

Il y a les bêtes sauvages, que l'on massacre sans réagir. Certaines espèces rapportent beaucoup d'argent avec des trafics juteux ou des zoos.

Et pour finir il y a les animaux industriels que l'on mange. Ils vivent dans des baraquements infâmes, subissent de conditions inhumaines de transport pour être exterminés dans des abattoirs.

Nos rapports aux animaux ne sont pas équilibrés, parfois excessivement bons, parfois déplorables. Ce qui est certain, c'est que nos animaux domestiques, nos peluches vivantes, n'assureront pas la survie des biotopes, qui eux-mêmes permettront notre propre survie. Il est temps de nous donner d'autres priorités que celle de nous satisfaire d'animaux câlins.

Un autre point mérite d'être développé. Les densités importantes d'animaux dans les élevages intensifs, ont nécessité l'utilisation massive d'antibiotiques. 80% de la production mondiale d'antibiotiques est destinée à l'élevage. Ces viandes de mauvaise qualité sont polluées, voire même cancérigène en cas de consommations importantes. Comment a-t-on pu en arriver là ?

Ne devrions-nous pas manger beaucoup moins de viande, en acceptant de ne consommer que celle de haute qualité, qui devra donc être partagée entre tous ? Les économies d'argent réalisées grâce à une alimentation peu carnée (la viande coûte bien plus chère que les végétaux) permettraient d'acheter des fruits et légumes biologiques, et un peu de viande digne de ce nom.

Le client est roi, c'est lui qui décide de ce qui doit être produit. Si autant d'animaux souffrent dans les élevages industriels, c'est avant tout de la faute des consommateurs. Nous devrions avoir honte de ne penser qu'à notre plaisir gustatif. Nous n'avons aucune excuse, car cette sobriété serait meilleure pour notre santé et très bénéfique pour la planète. Nous sommes égoïstes, reconnaissons-le. Ce mea-culpa serait un premier pas indispensable pour évoluer vers la modération.

Après l'effondrement, il ne faudra pas répéter ces erreurs, en consommant localement, très sobrement, et uniquement à partir de petits élevages en plein air.

Mais cette maltraitance des animaux ne date pas d'aujourd'hui.

Les baleines ont été chassées depuis le 16ème siècle. On pensait même cette ressource inépuisable tellement il y en avait. En 1864, cette chasse s'intensifie avec l'invention du harpon tiré par un canon, explosant dans le corps de la baleine.

Puis dans les années 1920 apparaissent des bateaux-usines qui permettent de dépecer l'animal en mer.

En 1986, elles étaient en danger d'extinction et ont été sauvées par une loi internationale interdisant la pêche industrielle (grâce aux lancements d'alertes d'écologistes). Depuis elles sont un peu plus nombreuses et font le bonheur des touristes. Les pays, pour une fois, se sont mis d'accord pour agir en faveur de la nature, comme quoi tout est possible. Mais c'est si rare que cela méritait d'être signalé.

J'adore les baleines, elles ne sont pas rancunières. En tant que représentant des humains exterminateurs, elles auraient souvent pu me mettre à l'eau lorsque je les approchais en kayak. Mais elles restent pacifiques, malgré le mal qu'on leur a fait. J'ai passé des semaines en leur compagnie, j'ai respiré leur souffle et je leur ai demandé pardon au nom des hommes. Cependant, aujourd'hui leur destin me préoccupe. Certes elles ne sont presque plus chassées, mais l'état des océans les fera mourir de faim dans les décennies à venir, si nous ne faisons rien. Les océans vont très mal (acidification, plastiques, réchauffement, mais surtout surexploitation par la pêche industrielle avec d'immenses filets électriques, d'énormes bateaux-usines équipés de sonars puissants et guidés par des satellites pour repérer les bancs de poissons). J'espère que l'on pourra sauver une seconde fois les baleines. Le plus urgent est de ne plus consommer du tout de poissons, en espérant que cela suffira. Il faut le dire à tout le monde et être persuasif.

Il est également utile de s'engager auprès d'associations de défense des animaux, comme par exemple Sea Shepherd, Greenpeace ou la LPO.

Certains animaux, comme le loup, l'ours ou le lynx n'ont pas eu la « chance » des baleines. Ils ont été exterminés volontairement et ont totalement disparu de nombreuses régions ou pays. Nos ancêtres ont jugé que ces animaux ne méritaient pas de vivre. Ces erreurs ont été commises il y a des siècles. On ne peut d'ailleurs pas en vouloir aux peuples de l'époque, car contrairement à nous, ils n'avaient pas les connaissances scientifiques dont nous disposons aujourd'hui. Ils pensaient que le loup, l'ours, le lynx (et même encore le renard aujourd'hui) étaient des animaux nuisibles. Ces grands prédateurs, puisqu'ils n'avaient plus de territoires (ou des territoires très morcelés alors qu'ils ont des besoins immenses), s'attaquent forcément aux troupeaux. Alors on les a exterminés, en toute logique, pour protéger les animaux d'élevage, mais sans savoir les immenses dommages que subirait la biodiversité de nos jours. Le problème n'est pas le massacre de ces grands prédateurs pour protéger son troupeau par légitime défense, l'erreur est que ces animaux chasseurs ont été considérés à tort comme nuisibles. Ils sont utiles pour la nature, bien au delà de tout ce que vous pouvez imaginer (point développé plus loin). Mais ils nuisent aux éleveurs, c'est incontestable, et ces derniers ont besoin des terres gagnées par leur ancêtres. Ce dilemme sera complexe à résoudre. Alors je me pose des questions et cherche encore des réponses.

Pourquoi les hommes se sont-ils cru supérieurs au point de ne pas partager les territoires avec la faune ? N'est-ce pas l'homme qui est nuisible, au regard de l'état de la planète ?

Ces questions qui concernent notre rapport aux animaux sont fondamentales pour qui veut survivre après un effondrement. Reste à trouver des réponses acceptables à mettre en place après le chaos.

Évidemment les tentatives récentes de réintroduction d'ours génèrent des tensions avec les éleveurs, puisque l'humain occupe tous les territoires.

Les éleveurs ne veulent pas du loup ou des ours. Je peux les comprendre en me mettant à leur place. Mais en tant qu'aventurier qui s'est souvent mis dans la peau d'un animal, je peux aussi comprendre le droit à la vie des grands prédateurs. J'estime donc que les éleveurs et les grands prédateurs payent tout simplement les erreurs des humains depuis des siècles. Nous ne referons pas l'histoire. Des fautes irréversibles ont été commises il y a si longtemps, qu'il sera difficile de revenir en arrière. Si les éleveurs de jadis avaient eu conscience de l'importance de ces grands prédateurs dans la bonne santé de la nature, dont dépendent les troupeaux eux-mêmes, s'ils avaient eu conscience des conséquences dramatiques sur la biodiversité qui nous touchent aujourd'hui, peut-être que nos ancêtres auraient accepté de partager les territoires pour préserver leurs descendants?

Il sera difficile aujourd'hui en France de réorganiser l'ensemble des espaces. Il faudrait déplacer des populations (en priorité celles des zones peu peuplées évidemment) et créer d'immenses sanctuaires pour les animaux sauvages, sans aucune activité humaine (ou très peu). Le Canada a su le faire, mais ce pays est immense et peu peuplé. Dans ces sanctuaires, les prédateurs ont des territoires suffisamment grands, avec des forêts primaires très nourricières. Ils n'entrent pas en concurrence avec les hommes. La nature y est resplendissante comme nulle part ailleurs, car ces grands prédateurs régulent toute la chaîne alimentaire et apportent des bénéfices à tous les maillons. Contrairement à ce que certains peuvent affirmer, et qui sera prouvé plus loin avec des études sur le loup, ces bêtes soi-disant nuisibles sont en fait les plus utiles de toutes, et de très loin.

Peut-être qu'en France, cette réorganisation des espaces se fera plus facilement après un effondrement majeur, lorsque les Français seront moins nombreux et qu'un changement de paradigmes se sera imposé brutalement. Il ne sera pas souhaitable que les êtres humains s'accaparent à nouveaux tous les territoires et toutes les richesses d'un biotope. Il faudra partager pour éviter de reproduire des erreurs, dont nous ne savons plus nous dépêtrer aujourd'hui. Les connaissances scientifiques d'aujourd'hui prouvent notre culpabilité. Prenons un exemple pour montrer la nécessité de faire autrement, dès que cela sera possible ou voulu.

La réintroduction du loup dans le parc de Yellowstone a fait l'objet d'un nombre incalculable d'études scientifiques.

Voici un extrait des résultats des scientifiques.

« Personne, au moment de la réintroduction des loups, n'avait imaginé qu'il y aurait de tels conséquences à si court terme. Cette aventure qu'est la réintroduction du loup à Yellowstone est une des plus intéressantes des 50 dernières années en matière de gestion des espaces naturels. Il s'agit là du plus complet et fascinant retour d'expériences sur ce que l'on appelle la cascade trophique (la relation entre les prédateurs et leurs proies, et toutes les influences qui en découlent à plusieurs niveaux, biomasse, abondance des espèces animales et végétales, etc.)

Cette cascade trophique commence par le sommet de la chaîne alimentaire, le loup, et ruisselle sur toutes les espèces qui suivent. Ainsi, la population de cerfs canadiens (wapitis) du parc était tellement grande que la végétation en avait presque totalement disparu malgré tous les efforts de chasse pour limiter leur population. Et puis, après 70 ans d'absence du parc, le prédateur au sommet de la chaîne alimentaire a fait son grand retour.

À l'arrivée du loup, bien sûr, la population de cerfs a diminué à force d'être chassée. Mais, plus important, le comportement des cerfs a changé. Par peur des loups, ils ont commencé à éviter certains endroits du parc où ils pouvaient être facilement chassés (vallées, canyons, points d'eau.) ce qui a permis à la végétation de se régénérer de façon spectaculaire.

Les cours d'eau, grâce aux nouveaux arbustes qui stabilisent les berges, ont conservé leur lit en cas de crues. Ainsi le loup a eu un impact quasi géologique !

Ce sont majoritairement les saules et les trembles qui ont su recoloniser le parc, pour le plus grand bien des oiseaux sédentaires ou migrateurs, qui ont vu leurs effectifs exploser à la hausse.

Ces oiseaux ont disséminé des graines qui ont permis à la végétation de coloniser les milieux avec plus d'efficacité. Mais les arbres, il n'y a pas que les oiseaux pour les apprécier, les castors en ont aussi besoin pour leurs barrages. Et voilà que ces derniers sont aussi revenus dans le parc. Et qui dit castors, dit milieux aquatiques en bonne santé, puisqu'ils créent de grandes retenues d'eaux. Ces dernières ont permis le retour des loutres, des canards, des rats musqués, de poissons en tous genres, mais aussi de batraciens et autres reptiles dépendants des milieux aquatiques.

Mais les loups n'ont pas fait que réguler les populations de cerfs, ils ont aussi diminué celle d'un prédateur, le coyote, dont la population était devenue bien trop importante par rapport à l'écosystème du parc. Avec cette diminution du nombre de coyotes, la population de souris et de lapins a augmenté à nouveau, permettant aux renards, rapaces en tous genres, belettes et blaireaux de revenir en force dans le parc.

Enfin, les loups, une fois repus, laissent les cadavres des animaux qu'ils ont tués à qui les veut. Voilà qui a fait l'affaire des aigles comme des corbeaux, mais aussi des ours ! Ours qui se sont d'autant mieux portés que le retour de la végétation leur a aussi permis de se nourrir de baies.

D'autres études dans les pays scandinaves ou par le CNRS de Montpellier, démontrent l'importance primordiale et incontestable du loup, comme en témoigne cet extrait du journal du CNRS.

« Alors que la biodiversité est en péril sur notre planète, le retour des loups en Amérique du Nord et en Europe, notamment en France, pourrait avoir de quoi réjouir. Pourtant, les médias et l'opinion publique se focalisent sur la mortalité engendrée dans les troupeaux : « Les effets négatifs de la présence des loups, comme le nombre de moutons tués, sont visibles et faciles à attester. Des effets positifs existent, mais ils sont souvent indirects et donc difficiles à mettre en évidence », souligne Jean-Louis Martin, co-auteur avec Simon Chamailé-Jammes et Donald M. Waller d'une synthèse inédite sur les enjeux posés par la cohabitation entre cerfs, loups et humains. Cette synthèse s'appuie sur leurs propres travaux et sur les dernières études disponibles. Les chercheurs y alertent sur la nécessité de prendre du recul pour mieux apprécier toute l'étendue des enjeux que pose cette cohabitation. Plus de 12 000 loups peuplent aujourd'hui l'Europe occidentale. Contrairement à une idée répandue, les loups n'ont pas été réintroduits en France. Disparus de nos contrées au début du XXe siècle, plusieurs noyaux de populations se sont maintenus en Europe. Les individus que l'on retrouve en France sont ainsi issus du noyau italien. « Le retour des loups est un processus naturel, conséquence de la protection légale que leur accorde la convention de Berne de 1979, mais surtout de l'augmentation spectaculaire du nombre de leurs proies : les cerfs et les chevreuils », précise Jean-Louis Martin.

Ainsi, dans les forêts, les fortes abondances de cervidés empêchent la régénération des jeunes arbres et favorisent le compactage des sols. En France, les dégâts occasionnés par les cervidés à l'agriculture ont été estimés à environ 20 millions d'euros en 2004. Enfin, bien que peu médiatisées, des conséquences sur les vies humaines existent également. Chaque année en Allemagne, 200 000 chevreuils entrent en collision avec des véhicules, provoquant 50 morts et 3 000 blessés, pour un coût global de réparations en Europe estimé à plus d'un

milliard d'euros. Les fortes concentrations de cerfs favoriseraient également la propagation, via les tiques, de maladies comme celle de Lyme, bien que la controverse sur le sujet reste active.

La forte densité de cervidés au sein des forêts s'accompagne également d'effets sur le reste de la biodiversité. « Dans les études que nous avons menées au Canada, nous avons montré qu'en l'absence de prédateurs des cervidés, 90 % de la végétation du sous-bois disparaissait. » Or cette diminution de la végétation basse entraîne la disparition ou la forte raréfaction de nombreux invertébrés, dont les insectes pollinisateurs. Les communautés de vertébrés sont également touchées, en particulier les oiseaux qui nichent au sol ou dans le sous-bois qui, pour la plupart, dépendent des invertébrés pour se nourrir.

Cette baisse de biodiversité en l'absence de prédateurs s'explique par l'hypothèse dite du contrôle trophique descendant. Celle-ci stipule que le contrôle exercé par les prédateurs – ici, les loups (mais ce pourrait être l'ours, le renard ou le lynx) – conditionne le maintien d'une diversité végétale et animale élevée. La pression de prédation exercée par les carnivores obligerait les herbivores à investir du temps et de l'énergie pour gérer le risque de prédation : c'est « l'écologie de la peur ». Ce temps investi pour échapper aux prédateurs agirait au détriment de leur temps d'alimentation et les amènerait à sélectionner leur nourriture de manière à emmagasiner le maximum d'énergie en un minimum de temps. La présence des loups, en obligeant leurs proies à se focaliser sur les plantes les plus nourricières et sur les secteurs les moins favorables aux prédateurs, minimiserait ainsi l'impact des herbivores sur la quantité et la diversité de la végétation. « Le coût du risque est conséquent d'un point de vue écologique. Si on enlève le prédateur du système, on enlève quelque chose qui a joué un rôle essentiel dans la construction de la vie telle qu'on la connaît », explique Jean-Louis Martin. Des recherches soulignent ainsi que la simple présence du prédateur a un coût non léthal sur la population de ses proies qui pourrait être supérieur au coût léthal, c'est-à-dire le nombre d'animaux tués.

L'objet de l'étude n'est pas de crier haro sur les cerfs, mais d'avoir une vision plus équilibrée des impacts – positifs et négatifs – de la présence des loups. Car le grand public et les décideurs politiques envisagent rarement la façon dont ces animaux pourraient aider les humains et les écosystèmes naturels en atténuant les conséquences agricoles, sociales ou écologiques de la forte densité des populations de cerfs. Par ailleurs, l'observation de la faune sauvage et le retour des loups peut engendrer des bénéfices économiques. Dans le parc national de Yellowstone, au nord-ouest des États-Unis, la fréquentation a augmenté d'environ 4 % suite au retour des loups, injectant 35 millions de dollars à l'économie locale. Évidemment, il n'en demeure pas moins que les coûts induits par leur présence sont loin d'être négligeables. En France, les éleveurs et l'État doivent engager de plus en plus de ressources en termes d'argent, de temps et d'énergie pour défendre les troupeaux face aux attaques de loups».

Les loups ont donc un impact positif sur les herbivores qu'ils régulent, les rivières qu'ils canalisent, les insectes et la pollinisation, les plantes et les forêts, les oiseaux et les animaux aquatiques, les petits et les gros mammifères, bref sur tous les animaux des chaînes alimentaires qu'ils contrôlent d'en haut et qu'ils maintiennent en bonne santé. Aucun chasseur (y compris humain) ne peut réguler la nature avec une telle efficacité. Aucun humain, quelque soit son métier, ne sera aussi bénéfique que le loup au biotope. Il en est de même pour l'ours, le renard et le lynx. D'autres études le prouvent, mais ce serait trop long à détailler.

Pourtant on tue encore le renard pour préserver quelques poules dans des endroits mal clôturés ou quelques faisans destinés à la chasse. Ces nuisances sont infimes comparés aux bienfaits que ce prédateur apporte chaque jour à la biodiversité animale et végétale. Il faut le protéger en transmettant les nouveaux savoirs aux générations futures, comme pour le loup, et trouver des conditions de cohabitation possible. Nous ne sommes plus au temps de la rage. Doit-on tirer sur un chien sauvage (le renard), quand on aime les chiens domestiques ? La différence génétique est si infime. Nous devons évoluer dans nos conceptions du nuisible, dans notre rapport à la nature et faire des concessions compte tenu des preuves scientifiques en faveur de la sauvegarde de la vie.

Ces grands prédateurs n'auraient pas dû être exterminés dans le passé. Au contraire, ils devraient être vénérés, comme chez les peuples autochtones (souvent animistes), pour les services qu'ils nous rendent. Ces peuples proches de la nature n'ont pas eu besoin de preuves scientifiques pour respecter et accepter ces bêtes. Nous devrions prendre exemple sur eux et cesser de croire qu'ils sont inférieurs.

Comme vous l'aurez compris, ce livre traite de la survie à un effondrement, mais également du respect de la nature. Comment pourrait-il en être autrement, les deux étant indissociables.

Par conséquent, je me dois de défendre d'autres animaux, et pas seulement les baleines ou les grands prédateurs.

Voici une liste complète des espèces chassables en France en 2020 :

Oiseaux chassables:

Oie cendrée, Oie des moissons, Oie rieuse, Canard pilet, Poule d'eau, Râle d'eau, Sarcelle d'été, Sarcelle d'hiver, Canard siffleur, Canard souchet, Canard colvert, Foulque macroule, Garrot à œil d'or, Harelde de Miquelon, Macreuse brune, Macreuse noire, Fuligule milouin, Fuligule milouinan, Fuligule morillon, Nette rousse, Corbeaux freux, Corneille noire, Geai des chênes, Pie bavarde, Chevalier gambette, Courlis corlieu

Huitrier pie, Pluvier argenté, Pluvier doré

Vanneau huppé, Bécasseau maubèche, Bécassine des marais, Bécassine sourde, Chevalier aboyeur, Chevalier arlequin, Chevalier combattant, Merle noir, Pigeon biset, Pigeon colombin, Pigeon ramier, Tourterelle des bois, Tourterelle turque, Bécasse des bois, Caille des blés, Grive draine, Grive litorne, Grive mauvis, Grive musicienne, Etourneau sansonnet, Gélinoite, Grand tétaras, Lagopède alpin, Perdrix bartavelle, Perdrix de montagne, Tétaras lyre.

Mammifères :

Belette, Fouine, Hermine, Martre, Putois, Renard, Cerf, Chevreuil, Isard, Chamois, Mouflon, Sanglier, Blaireau, Cerf sika, Chien viverrin, Daim

Ragondin, Rat musqué, Raton laveur, Vison d'Amérique, Lièvre variable, Marmotte.

Certaines espèces chassables sont justifiées, incontestablement à partir du moment où il n'y a plus de grands prédateurs pour réguler leurs populations. Mais certaines ne le sont pas. Je vous laisse libre de vous renseigner sur les espèces menacées (la plupart sont en déclin depuis des décennies) et la notion de nuisible qu'on attribue encore à certains animaux de nos jours. La nature appartient à tout le monde. Vous devez avoir votre propre opinion, car comme nous l'avons vu, la biodiversité est primordiale pour votre survie, et encore plus en cas d'effondrement. Vous avez donc votre mot à dire.

Cette liste d'espèces chassables semble bien longue au regard de la sixième extinction du vivant. Je connais un certain nombre de ces animaux car j'ai vécu avec eux dans la nature. Ils sont des merveilles de l'évolution (exemple : marmotte, renard, blaireau, hermine...). En ce moment de chaos environnemental, je considère que tous les animaux dont les effectifs

baissent (donc presque tous), ont plus d'utilité dans la nature que dans mon estomac. Mais tout le monde n'est pas d'accord, au nom d'un plaisir et de traditions, d'où l'intérêt d'en parler. Les animaux sauvages appartiennent à tous (ou à personne). On a le droit et le devoir d'exiger des lois pour les protéger.

Quant au nombre de bêtes nuisibles dans cette liste d'animaux chassables, est-il si important qu'on voudrait nous le faire croire ?

Quand va-t-on enfin être raisonnable, accepter quelques nuisances de la part d'animaux en détresse, nuisances qui d'ailleurs ne sont rien à côté des destructions environnementales des hommes ? Mettons des indemnités en place en cas de dommage, comme pour les intempéries.

Pour moi certains animaux n'ont rien à faire dans cette liste d'espèces chassables. Ils ne se mangent même pas ! Je me sens souvent seul quand je le dénonce. Les choses évoluent si lentement. Parfois j'ai honte d'être humain.

La France a pourtant reconnu les animaux comme des êtres sensibles dans le code civil en 2015. Les Français sont favorables à une limitation des souffrances animales lors de leur décès. Ainsi l'euthanasie doit toujours être effectuée par un vétérinaire, dans le respect d'un code de déontologie. Même dans les abattoirs, les animaux d'élevage bénéficient d'un étourdissement préalable à leur mort.

Par contre, en ce qui concerne la mise à mort des animaux sauvages, rien n'est prévu dans la loi pour éviter leur souffrance. Et l'État incite à détruire les animaux « nuisibles ».

Voici la liste des 16 animaux « nuisibles » piégeables :

Le ragondin, le rat musqué, le chien viverrin, le vison d'Amérique, le raton laveur, la belette, la fouine, le putois, la martre, le renard, le corbeau freux, la corneille noire, l'étourneau sansonnet, la pie bavarde, le geai des chênes, le lapin de garenne.

Évidemment les ragondins (comme d'autres animaux de cette liste) sont nuisibles, car c'est une espèce invasive, sans prédateur et qui cause des dégâts à la nature (flore, berges, leptospirose, etc).

Voici la définition actuelle de la notion de nuisible. Un organisme nuisible est un organisme dont tout ou partie des activités a des effets considérés comme nuisant à la santé publique et/ou au bon déroulement de certaines activités humaines (agriculture, pisciculture, gestion cynégétique, sylviculture...).

La notion de nuisible est liée à l'homme. Elle n'est pas associée à la nature pour laquelle toutes les espèces sont utiles (mis à part les invasives). Cette notion « humaine » d'animaux à détruire est donc subjective. Par exemple, les anguilles étaient encore considérées comme nuisibles en 1981 et sont pourtant en voie de disparition aujourd'hui. Elles ne sont d'ailleurs toujours pas totalement protégées. C'est une honte. En 40 ans seulement, l'anguille est passée du statut de nuisible à « en voie d'extinction ». On voit bien que cette notion de nuisible n'est pas toujours pertinente. D'ailleurs l'animal qui cause le plus de dégâts est l'homme !

En changeant de paradigmes, la belette, la fouine, le putois, la martre, le renard, etc, ne seront en aucun cas des nuisibles, mais des animaux utiles à la biodiversité, avec des études scientifiques pour le prouver. Mais a-t-on besoin de ces études ? La nature ne crée pas de nuisance pour elle même.

Voyons maintenant les différents types de pièges réglementaires :

Les pièges tuants :

Catégorie 2 – Les pièges déclenchés par pression sur une palette ou par enlèvement d'un appât, ou tout autre système de détente.

Catégorie 5 – Les pièges entraînant la mort de l'animal par noyade (utilisés par seulement 3 pays en Europe, dont la France)

Ces deux catégories de pièges ne sont pas assez sélectifs. Ils tuent également des animaux non nuisibles, souvent attirés avec de la nourriture. Ce sont ces pièges qui sont nuisibles à la biodiversité.

De plus la noyade est une mort cruelle. C'est inacceptable de nos jours compte tenu de nos connaissances scientifiques du monde animal. Et les pièges à détente ne tuent pas systématiquement l'animal sur le coup, d'autant plus quand ce n'est pas la bête qui est « convoitée ». Les souffrances occasionnées, pourtant légales, doivent être dénoncées. Ne rien dire, c'est cautionner.

En cas d'effondrement majeur, je n'utiliserai donc pas ces types de pièges pour me nourrir.

Les pièges non tuants :

Catégorie 3 – Collets munis d'un arrêtoir

Catégorie 4 – Les pièges à lacet

Catégorie 1 – Les pièges cages

Faute de mieux, ce sont les pièges à privilégier. Mais nous avons bien réussi à interdire les pièges à mâchoires pour leur cruauté et les mutilations subies par de trop nombreux animaux, qui n'étaient pas tués sur le coup. Cette évolution des consciences doit se poursuivre. Mais elle ne se fait pas assez vite au regard de la sixième extinction du vivant. On ne peut plus continuer ainsi, comme si de rien n'était. La notion de nuisible doit être totalement revue. Il est urgent de privilégier l'animal à l'homme (plaisir, traditions, nourriture), en cette période critique de perte importante de biodiversité.

Conclusion sur les animaux :

Mes arguments en faveur des animaux étaient très longs. Je les aime, notamment les grands prédateurs et les baleines. Par conséquent, je me devais de les défendre amplement. Mais surtout, je voulais prouver avec beaucoup d'éléments scientifiques, que nous devons changer notre rapport à la nature. Il existe encore des personnes de nos jours, qui pensent que le loup, l'ours, le renard ou le lynx sont des nuisibles, capables de tuer tout le gibier en quelques années si on ne les chasse pas. Ces conceptions erronées persistent et il est indispensable d'en parler autour de soi et d'argumenter beaucoup pour que petit à petit elles évoluent.

Je le réaffirme, pour survivre à un effondrement, il faudra respecter la nature qui nous nourrira, avec modération et un partage des territoires. Le piégeage ne sera pas une solution acceptable pour me ravitailler.

A quoi la survie à un effondrement servira-t-elle, si nous n'en profitons pas pour changer de paradigmes ?

Les grands prédateurs sont nos meilleurs alliés, c'est prouvé, comme les abeilles d'ailleurs.

Ne les exterminons plus, sinon nous ne nous en sortirons pas en vie suite à un énorme effondrement sociétal, même avec la meilleure préparation possible.

La nature permettra notre survie, si elle en est encore capable.

E) Conclusion :

Les peuples autochtones en Amazonie ne se posent pas la question de leur survie après notre effondrement sociétal. Ils nous montrent l'exemple. Tachons de leur ressembler en changeant de paradigmes. N'attendons pas le chaos pour adopter des valeurs respectueuses de l'environnement et de l'humain. Mes expériences m'ont prouvé que ce serait perdu d'avance. J'espère vous avoir convaincu. Il n'est jamais trop tard pour s'y mettre.

Commencez par en parler autour de vous, c'est comme cela que j'ai commencé.

Beaucoup seront à l'opposé de mes propositions, qu'ils jugeront trop radicales.

La plupart des agriculteurs productivistes seront en désaccord avec l'urgence écologique que je préconise, car ils sont dépendants malgré eux du système qu'ils subissent. J'aime pourtant la terre, il m'est arrivé assez souvent de faire un potager. Il faudrait qu'on les aide financièrement à évoluer. Mais il faudrait aussi qu'ils se révoltent, car l'urgence est là et ils seront plus impactés que quiconque par un effondrement.

La plupart des pêcheurs et des chasseurs condamneront en général mes propos, qui viennent perturber leurs loisirs et coutumes. Pourtant j'aime la pêche et la chasse. Les Inuits, peuple que je vénère le plus, étaient de vénérables chasseurs. J'aurais rêvé en être un. J'ai moi-même pratiqué la chasse avec une carabine à plomb ou un fusil harpon à l'adolescence. Si aujourd'hui je ne pratique plus ces deux loisirs (pêche et chasse), c'est parce qu'en France, la faune subit un effondrement tel que je ne peux l'occulter, y compris avec des lâchers d'animaux d'élevage. Tuer un animal n'est pas un geste anodin, surtout quand on est dans une sixième extinction de la vie. Mes propos, qui sont ceux des scientifiques, gêneront ceux qui font passer leur loisir personnel devant l'intérêt de la nature. J'assume ces prises de position, car ce qui compte le plus, c'est que mes garçons ne pourront jamais me reprocher de ne pas en avoir fait suffisamment.

Je n'ai pas le choix, au risque de contrarier des proches, car le changement de paradigmes, s'il n'a pas lieu rapidement, condamnera notre descendance. Je ne peux pas contredire les scientifiques qui nous alertent continuellement.

Ainsi je suis prêt à me priver, à moins posséder, à voter pour la décroissance, pour donner une chance à mes enfants et aux générations futures.

Affaiblir encore la nature par une consommation excessive de nourriture et de biens matériels, ou avec des loisirs nuisibles à un environnement en péril, condamnent à plus de souffrances ceux qui, lors d'un effondrement, seront préparés et capables, mentalement, philosophiquement, de survivre en harmonie avec la nature.

Se préparer à l'effondrement, c'est apprendre à vivre avec sobriété à nos enfants, c'est être cohérent entre ce qu'on leur dit et ce que l'on fait, c'est adopter dès maintenant la modération pour nos consommations et nos loisirs.

Se préparer aujourd'hui, c'est survivre demain.

F) Bonus : le Covid 19, bouleversement majeur

J'ai écrit ce livre en pensant que jamais les êtres humains ne trouveraient la force de changer de paradigmes et de mode de vie. J'étais persuadé que rien ne stopperait la cupidité des hommes, surtout celles des plus riches et des multinationales. Dès lors, j'étais certain qu'un effondrement sociétal majeur se produirait dans quelques années.

Mais ce virus sorti de nul part, hébergé par des animaux que nous exterminons, change la donne et mes prédictions. Curieusement, je suis optimiste. J'ai l'impression que la nature nous montre la voie, en nous apprenant la décroissance. Nous pouvons faire de cette crise sanitaire, une chance d'avoir le courage de changer.

Le covid 19 a contaminé le monde entier en seulement 3 mois. La mondialisation est évidemment un amplificateur absolu à sa propagation. Elle sera certainement remise en question dès la fin de la pandémie, car d'autres virus, encore plus dangereux, feront un jour ou l'autre leur apparition. En effet, du fait de la disparition de leur territoire, les animaux sauvages, porteurs de nombreux virus « inconnus », entrent facilement en interaction avec Homo sapiens qu'ils contaminent de plus en plus fréquemment.

Le confinement aura été, pour tout ceux qui vivent en appartement, difficile à supporter.

Mais il peut être bénéfique et permettre notre future survie, comme je le décrirai par la

suite. Par contre, il n'en est pas de même pour les animaux domestiques. Suite à votre enfermement sanitaire de quelques mois, imaginez donc ce que vit un chien confiné dans un chenil pendant toute une vie (mis à part quelques heures de chasse), ou un animal dans un élevage intensif pendant la totalité de sa courte vie. Si ces animaux pouvaient pleurer, ils ne cesseraient pas de le faire. S'ils pouvaient se suicider, ils le feraient. Finalement avec notre confinement « difficile », nous restons chanceux par rapport à eux.

Par contre, au moment même où j'écris ces mots, après deux semaines de confinement, les animaux sauvages vivent un calme inattendu, inconnu de tous. Pas une moto, un vtt, un pêcheur, un chasseur, un randonneur, pas une personne pour leur faire peur. Nous vivons en cage et ils sont libres et sereins!

Ce confinement nous rappelle notre vulnérabilité et impose des priorités, un chez-soi, de la nourriture et des services médicaux. Avec tout ce temps disponible, il est l'occasion de réfléchir et d'oser remettre en question, sous l'effet de la peur, notre mode de vie et nos valeurs. La crise financière et les productions industrielles ralenties pendant des mois provoqueront inévitablement une forte récession. Les pays vont s'endetter pour limiter les dégâts. La dette sera telle que la décroissance sera une aubaine en réduisant volontairement nos besoins, donc notre cupidité.

Il y aura beaucoup de décès. Il y aura des millions de nouveaux chômeurs en Europe. Le pouvoir d'achat de chacun va chuter et nous consommerons moins. Mais avons-nous réellement besoin de consommer autant qu'en 2019 pour être heureux ?

Forcément nous aurons peur que cela recommence ? Alors nous rechercherons des coupables. C'est évident après une telle épreuve. Cette dernière pourrait durer plus d'un an, le temps qu'un vaccin soit fabriqué à grande échelle. Ainsi la récession durera des années. Mais l'humanité sera-t-elle sauvée pour autant ? Alors pourquoi ne pas profiter de cette décroissance imposée pour continuer dans la modération choisie, car sinon il y aura dans l'avenir proche d'autres dangers bien plus grands que ce coronavirus, avec la pollution, le dérèglement climatique, le génocide de la biodiversité...

Les défis ne manquent pas, mais alors que je pensais que l'humanité ne réagirait pas, je vois que les choses changent très vite, grâce à la peur engendré par ce virus, sur la planète entière. Les Terriens subissent tous et en même temps, un électrochoc que je n'avais pas imaginé. Le long confinement de milliards d'habitants et la récession mondiale va changer nos valeurs en nous forçant à trouver les coupables et des remèdes, afin que cela ne se reproduise pas.

Désormais les dirigeants des pays demandent aux scientifiques ce qu'ils doivent prendre comme mesure pour combattre la pandémie. Les scientifiques commandent aujourd'hui, ils ont remplacé les économistes. Les priorités changent enfin.

Le modèle productiviste, que la quasi totalité des peuples a adopté, sera pointé du doigt par les scientifiques, qui seront désormais bien plus écoutés.

La peur commune de mourir va nous faire changer tous ensemble de priorités.

Nous allons pouvoir agir en masse, surtout dans les démocraties, car cette peur va laisser des séquelles et nous rendre plus prudents.

Le modèle productiviste (responsable de pollutions, de fortes émissions de CO₂, du pillage des ressources de la planète, des transports liés à la mondialisation, de l'augmentation des inégalités sociales, des atteintes à la biodiversité...) sera contesté plus fermement et par la majorité, avec l'appui des scientifiques. Notre instinct de survie, tiraillé dernièrement, va nous pousser à agir, en maîtrisant notre cupidité et notre égoïsme. Nous avons également eu peur pour nos enfants. Nous souhaiterons reprendre le contrôle de nos existences, de

l'avenir de notre descendance, quitte à moins posséder de biens matériels. Le productivisme lié au capitalisme sera donc identifié comme le premier coupable des maux de l'Humanité. Ainsi j'imagine que les prochaines élections mettront les écologistes au pouvoir dans de très nombreux pays, car ils sont ceux qui suivent le plus les recommandations des scientifiques, qui d'ailleurs nous alertent depuis des décennies. Nous avons déjà perdu trop de temps. Ce virus pourrait donc être une « chance » de changer au niveau planétaire, car ne rien faire sera bien plus dévastateur, avec un effondrement sociétal brutal et majeur dans quelques années .

Les pays devront redevenir autonomes, quitte à faire moins de profits (nous n'irons plus exploiter de la main d'œuvre bon marché à l'étranger, toujours plus loin et au détriment de la nature). Il faudra partager le travail et les quelques richesses exploitées sobrement, pour plus de justice sociale.

Ce covid 19 aura un impact sur la société. J'en suis convaincu. Rien ne sera plus comme avant. Dorénavant nous obéirons aux scientifiques pour nous en sortir. J'espère qu'ils se feront entendre dans l'avenir en s'engageant politiquement. Ont-ils un autre choix ? Désormais je reprends confiance en l'humanité. C'est dans les épreuves que l'être humain donne le meilleur de lui-même. Les hommes ont l'occasion d'éviter un chaos sociétal majeur en changeant de paradigmes. Ils peuvent se réconcilier avec la nature, car ils le veulent. Je crois à nouveau en la décroissance.